

IV

LE PÉCHÉ

DE

MONSIEUR ANTOINE.

Ouvrages d'Auguste Luchet.

THADÉUS LE RESSUSCITÉ,

En collaboration avec M. Michel Masson. — Epuisé.

2 vol. in-8°.

FRÈRE ET SŒUR.

2 vol. in-8°.

LE NOM DE FAMILLE.

2 vol. in-8°.

Cet ouvrage saisi a été retiré du commerce.

Sous Presse :

L'ÉVENTAIL D'IVOIRE.

2 vol. in-8°.

SOUVENIRS DE FONTAINEBLEAU.

2 vol. in-8°.

Ouvrages de George Sand.

MAJORQUE.

2 vol. in-8°.

MELCHIOR-MOUNI ROBIN.

2 vol. in-8°.

ISIDORA.

3 vol. in-8°.

Paris. — Imp. Schneider et Langrand, rue d'Erfurth, 1.

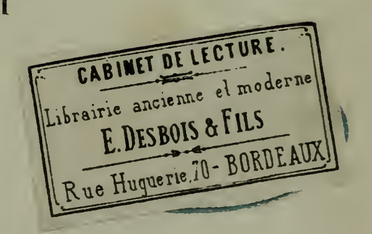
GEORGE SAND.

LE PÉCHÉ

DE

MONSIEUR ANTOINE

I



PARIS,

HIPPOLYTE SOUVERAIN, ÉDITEUR,

RUE DES BEAUX-ARTS, 5.

—

1846

ÉGUZON.

I.

Il est peu de gîtes aussi maussades en France que la ville d'Eguzon, située aux confins de la Marche et du Berry, dans la direction sud-ouest de

cette dernière province. Quatre-vingts à cent maisons, d'apparence plus ou moins misérable (à l'exception de deux ou trois, dont nous ne nommerons point les opulents propriétaires, de peur d'attenter à leur modestie), composent les deux ou trois rues, et ceignent la place de cette bourgade fameuse à dix lieues à la ronde pour l'esprit procédurier de sa population et la difficulté de ses abords. Malgré ce dernier inconvénient qui va bientôt disparaître, grâce au tracé d'une nouvelle route, Eguzon voit souvent des voyageurs traverser hardiment les solitudes qui l'environnent, et risquer leurs carrio-

les sur son pavé terrible. L'unique auberge est située sur l'unique place, laquelle est d'autant plus vaste, qu'elle s'ouvre sur la campagne, comme si elle attendait les constructions nouvelles de futurs citadins, et cette auberge est parfois forcée, dans la belle saison, d'inviter les trop nombreux arrivants à s'installer dans les maisons du voisinage, qui leur sont ouvertes, il faut le dire, avec beaucoup d'hospitalité. C'est qu Eguzon est le point central d'une région pittoresque semée de ruines imposantes, et que, soit qu'on veuille voir Châteaubrun, Crozant, la Prugne-au-Pot, ou enfin le château encore

debout et habité de Saint-Germain, il faut nécessairement aller coucher à Eguzon, afin de partir, dès le matin suivant, pour ces différentes excursions.

Il y a quelques années, par une soirée de juin, lourde et orageuse, les habitants d'Eguzon ouvrirent de grands yeux en voyant un jeune homme de bonne mine traverser la place pour sortir de la ville, un peu après le coucher du soleil. Le temps menaçait, la nuit se faisait plus vite que de raison, et pourtant le jeune voyageur, après avoir pris un léger repas à l'auberge, et s'être arrêté le temps strictement nécessaire pour

faire rafraîchir son cheval, se dirigeait hardiment vers le nord, sans s'inquiéter des représentations de l'aubergiste, et sans paraître se soucier des dangers de la route. Personne ne le connaissait ; il n'avait répondu aux questions que par un geste d'impatience, et aux remontrances que par un sourire. Quand le bruit des fers de sa monture se fut perdu dans l'éloignement : « Voilà, dirent les flâneurs de l'endroit, un garçon qui connaît bien le chemin, ou qui ne le connaît pas du tout. Ou il y a passé cent fois, et sait le nom du moindre caillou, ou bien il ne se doute pas de ce

qui en est, et va se trouver fort en peine.

— C'est un étranger qui n'est pas d'ici, dit judicieusement un homme capable : il n'a voulu écouter que sa tête ; mais, dans une demi-heure, quand l'orage éclatera, vous le verrez revenir !

— S'il ne se casse pas le cou auparavant à la descente du pont des Piles ! observa un troisième.

— Ma foi, firent en chœur les assistants, c'est son affaire ! Allons fermer nos contrevents, de peur que la grêle n'endommage nos vîtres. »

Et on entendit par la ville un grand

bruit de portes et de fenêtres que l'on se hâtait d'*accoter*, tandis que le vent, qui commençait à mugir sur les bruyères, devançait de rapidité les servantes essoufflées, et renvoyait à leur nez les battants de ces lourdes huisseries, où les ouvriers du pays, conformément aux traditions de leurs ancêtres, n'ont épargné ni le bois de chêne, ni le ferrage. De temps en temps, une voix se faisait entendre d'un travers de rue à l'autre, et ces propos se croisaient sur le seuil des habitations : « Tous les vôtres sont-ils rentrés? — *Ah ouà!* j'en ai encore deux charrois par terre. — Et moi six sur pied! — Moi, ça m'est

égal, tout est engrangé. » Il s'agissait des foins.

Le voyageur, monté sur un excellent bidet de Brenne, laissait la nuée derrière lui, et, pressant l'allure, il se flattait de devancer l'orage à la course; mais à un coude que faisait subitement le chemin, il reconnut qu'il lui serait impossible de ne pas être pris en flanc. Il déplia son manteau, que des courroies tenaient fixé sur sa valise, attacha les mentonnières de sa casquette, et donnant de l'éperon à sa monture, il fournit une nouvelle course, espérant au moins atteindre et franchir, à la faveur du jour, le passage dangereux qu'on lui

avait signalé. Mais son attente fut trompée ; le chemin devint si difficile, qu'il lui fallut prendre le pas et soutenir son cheval avec précaution au milieu des roches semées sous ses pieds. Lorsqu'il se trouva au sommet du ravin de la Creuse, la nuée ayant envahi tout le ciel, l'obscurité était complète, et il ne pouvait plus juger de la profondeur de l'abîme qu'il cotoyait, que par le bruit sourd et engouffré du torrent.

Téméraire comme on l'est à vingt ans, le jeune homme ne tint compte des prudentes hésitations de son cheval, et il le força de se livrer au hasard d'une pente, que chaque pas du do-

cile animal trouvait plus inégale et plus rapide. Mais tout-à-coup il s'arrêta, se rejeta en arrière par un vigoureux coup de reins, et le cavalier, un peu ébranlé de la secousse, vit, à la lueur d'un grand éclair, qu'il était sur l'extrême versant d'un précipice à pic, et qu'un pas de plus l'aurait infailliblement entraîné au fond de la Creuse.

La pluie commençait à tomber, et une tourmente furieuse agitait les cimes des vieux châtaigniers qui se trouvaient au niveau de la route. Ce vent d'ouest poussait précisément l'homme et le cheval vers la rivière, et le danger devenait si réel, que le

voyageur fut forcé de mettre pied à terre afin d'offrir moins de prise au vent, et de mieux diriger sa monture dans les ténèbres. Ce qu'il avait entrevu du site à la lueur de l'éclair lui avait paru admirable, et d'ailleurs la position où il se trouvait flattait ce goût d'aventures qui est propre à la jeunesse.

Un second éclair lui permit de mieux distinguer le paysage, et il profita d'un troisième pour familiariser sa vue avec les objets les plus rapprochés. Le chemin ne manquait pas de largeur, mais cette largeur même le rendait difficile à suivre. C'était une demi-douzaine de vagues passages

marqués seulement par les pieds des chevaux et les ornières, formant diverses voies entre-croisées comme au hasard sur le versant d'une colline; et, comme il n'y avait là ni haie, ni fossés, ni trace aucune de culture, le sol avait livré ses flancs pelés à toutes les tentatives d'escalade qu'il avait pris envie aux passants de faire; chaque saison voyait ainsi ouvrir une route nouvelle, ou reprendre une ancienne que le temps et l'abandon avaient raffermie. Entre chacun de ces tracés capricieux s'élevaient des monticules hérissés de rochers ou de touffes de bruyères, qui offraient la même apparence dans l'obscurité; et, comme

ils s'enlaçaient sur des plans très inégaux, il était difficile de passer de l'un à l'autre sans friser unəi!nbqɔuət pouvait entraîner dans l'abîme commun ; car tous subissaient la pente bien marquée du ravin, non-seulement en avant, mais encore sur le côté, de sorte qu'il fallait à la fois pencher devant soi et sur la gauche. Aucune de ces voies tortueuses n'était donc sûre ; car depuis l'été toutes étaient également battues : les habitants du pays les prenant au hasard en plein jour avec insouciance ; mais au milieu d'une nuit sombre, il n'était pas indifférent de s'y tromper, et le jeune homme, plus soigneux des

genoux du cheval qu'il aimait que de sa propre vie, prit le parti de s'approcher d'une roche assez élevée pour les garantir tous deux de la violence du vent, et de s'arrêter là en attendant que le ciel s'éclaircît un peu. Il s'appuya contre *Corbeau*, et relevant un coin de son manteau imperméable pour garantir le flanc et la selle de son compagnon, il tomba dans une rêverie romanesque, aussi satisfait d'entendre hurler la tempête, que les habitants d'Eguzon, s'ils pensaient encore à lui en cet instant, le supposaient soucieux et désappointé.

Les éclairs, en se succédant, lui eurent bientôt procuré une connais-

sance suffisante du pays environnant. Vis-à-vis de lui, le chemin, gravissant la pente opposée du ravin, se relevait aussi brusquement qu'il s'était abaissé, et offrait des difficultés de même nature. La Creuse, limpide et forte, coulait sans grands fracas au bas de ce précipice, et se resserrait, avec un mugissement sourd et continu, sous les arches d'un vieux pont qui paraissait en fort mauvais état. La vue était bornée en face par le retour de l'escarpement; mais, de côté, on découvrait une verte perspective de prairies inclinées et bien plantées,

au milieu desquelles serpentait la rivière ; et vis-à-vis de notre voyageur, au sommet d'une colline hérissée de roches formidables qu'entrecoupait une riche végétation, on voyait se dresser les grandes tours délabrées d'un vaste manoir en ruines. Mais, lors même que le jeune homme aurait eu la pensée d'y chercher un asile contre l'orage, il lui eût été difficile de trouver le moyen de s'y rendre ; car on n'apercevait aucune trace de communication entre ce château et la route, et un autre ravin, avec un torrent, qui se déversait dans la Creuse, séparait les deux collines. Ce site était

des plus pittoresques, et le reflet livide des éclairs lui donnait quelque chose de terrible qu'on n'y eût vainement cherché à la clarté du jour. De gigantesques tuyaux de cheminée, mis à nu par l'écroulement des toits, s'élançaient vers la nuée lourde qui rampait sur le château, et qu'ils avaient l'air de déchirer. Lorsque le ciel était traversé par des lueurs rapides, ces ruines se dessinaient en blanc sur le fond noir de l'air, et au contraire, lorsque les yeux s'étaient habitués au retour de l'obscurité, elles présentaient une masse sombre sur un horizon plus transparent. Une grande étoile, que

les nuages semblaient ne pas oser envahir, brilla longtemps sur le fier donjon, comme une escarboucle sur la tête d'un géant. Puis enfin elle disparut, et les torrents de pluie qui redoublaient ne permirent plus au voyageur de rien discerner qu'à travers un voile épais. En tombant sur les rochers voisins et sur le sol durci par de récentes chaleurs, l'eau rebondissait comme une écume blanche, et parfois on eût dit des flots de poussière soulevés par le vent.

En faisant un mouvement pour abriter davantage son cheval contre le rocher, le jeune homme s'aperçut

tout-à-coup qu'il n'y était pas seul. Un homme venait chercher aussi un refuge en cet endroit, ou bien il en avait pris possession le premier. C'est ce qu'on ne pouvait savoir dans ces alternatives de clarté éblouissante et de lourdes ténèbres. Le cavalier n'eut pas le temps de bien voir le piéton ; il lui sembla vêtu misérablement et n'avoir pas très bonne mine. Il paraissait même vouloir se cacher, en s'enfonçant le plus possible sous la roche ; mais dès qu'il eut jugé à une exclamation du jeune voyageur, qu'il avait été aperçu, il lui adressa sans hésiter la parole, d'une voix forte et assurée :

« Voilà un mauvais temps pour se promener, Monsieur, et si vous êtes sage, vous retournerez coucher à Eguzon.

— Grand merci, l'ami ! » répondit le jeune homme en faisant siffler sa forte cravache à tête plombée, pour faire savoir à son problématique interlocuteur qu'il était armé.

Ce dernier comprit fort bien l'avertissement, et y répondit en frappant le rocher, comme par désœuvrement, avec un énorme bâton de houx qui fit voler quelques éclats de pierre. L'arme était bonne et le poignet aussi.

« Vous n'irez pas loin ce soir par un temps pareil, reprit le piéton.

« J'irai aussi loin qu'il me plaira, répondit le cavalier, et je ne conseillerais à personne d'avoir la fantaisie de me retarder en chemin.

— Est-ce que vous craignez les voleurs, que vous répondez par des menaces à des honnêtetés ? Je ne sais pas de quel pays vous venez, mon jeune homme, mais vous ne savez guère dans quel pays vous êtes. Il n'y a, Dieu merci, chez nous, ni bandits, ni assassins, ni voleurs. »

L'accent fier, mais franc de l'inconnu inspirait la confiance. Le jeune homme reprit avec douceur :

« Vous êtes donc du pays, mon camarade ?

— Oui, Monsieur, j'en suis, et j'en serai toujours.

— Vous avez raison d'y vouloir rester : c'est un beau pays.

— Pas toujours cependant ! Dans ce moment-ci, par exemple, il n'y fait pas trop bon ; le temps est bien *en malice*, et il y en aura pour toute la nuit.

— Vous croyez ?

— J'en suis sûr. Si vous suivez le vallon de la Creuse, vous aurez l'orage pour compagnie jusqu'à demain midi ; mais je pense bien que vous ne vous êtes pas mis en route si tard, sans avoir un abri prochain en vue ?

— A vous dire le vrai, je crois que l'endroit où je vais est plus éloigné que je ne l'avais pensé d'abord. Je me suis imaginé qu'on voulait me retenir à Éguzon, en m'exagérant la distance et les mauvais chemins ; mais je vois, au peu que j'ai fait depuis une heure, que l'on ne m'avait guère trompé.

— Et, sans être trop curieux, où allez-vous?

— A Gargilesse. Combien comptez-vous jusque-là?

— Pas loin, Monsieur, si l'on voyait clair pour se conduire ; mais si vous ne connaissez pas le pays, vous en avez pour toute la nuit : car

ce que vous voyez ici n'est rien en comparaison des casse-cous que vous avez à descendre pour passer du ravin de la Creuse à celui de la Gargilesse, et vous y risquez la vie pardessus le marché.

— Eh bien, l'ami, voulez-vous, pour une honnête récompense, me conduire jusque-là ?

— Nenni, Monsieur, en vous remerciant.

— Le chemin est donc bien dangereux, que vous montrez si peu d'obligeance ?

— Le chemin n'est pas dangereux pour moi, qui le connais aussi bien que vous connaissez peut-être les rues

de Paris ; mais quelle raison aurais-je de passer la nuit à me mouiller pour vous faire plaisir !

— Je n'y tiens pas, et je saurai me passer de votre secours ; mais je n'ai point réclamé votre obligeance gratis : je vous ai offert...

— Suffit ! suffit ! vous êtes riche et je suis pauvre ; mais je ne tends pas encore la main, et j'ai des raisons pour ne pas me faire le serviteur du premier venu.... Encore si je savais qui vous êtes...

— Vous vous méfiez de moi ? dit le jeune homme, dont la curiosité était éveillée par le caractère hardi et fier de son compagnon. Pour

vous prouver que la méfiance est un mauvais sentiment, je vais vous payer d'avance. Combien voulez-vous?

— Pardon, excuse, Monsieur, je ne veux rien; je n'ai ni femme ni enfants, je n'ai besoin de rien pour le moment: d'ailleurs j'ai un ami, un bon camarade, dont la maison n'est pas loin, et je profiterai du premier *éclairci* pour y aller souper et dormir à couvert. Pourquoi me priverai-je de cela pour vous? Voyons, dites! est-ce parce que vous avez un bon cheval et des habits neufs?

— Votre fierté ne me déplaît pas,

tant s'en faut! Mais je la trouve mal entendue de repousser un échange de services.

— Je vous ai rendu service de tout mon pouvoir, en vous disant de ne pas vous risquer la nuit par un temps si noir et des chemins qui, dans une demi-heure, seront impossibles. Que voulez-vous de plus ?

— Rien... En vous demandant votre assistance, je voulais connaître le caractère des gens du pays, et voilà tout. Je vois maintenant que leur bon vouloir pour les étrangers se borne à des paroles.

— Pour les étrangers! s'écria l'in-

digène, avec un accent de tristesse et de reproche qui frappa le voyageur. Et n'est-ce pas encore trop pour ceux qui ne nous ont jamais fait que du mal? Allez, Monsieur, les hommes sont injustes ; mais Dieu voit clair, et il sait bien que le pauvre paysan se laisse tondre, sans se venger, par les gens savants qui viennent des grandes villes.

— Les gens des villes ont donc fait bien du mal dans vos campagnes? C'est un fait que j'ignore et dont je ne suis pas responsable, puisque j'y viens pour la première fois.

— Vous allez à Gargilesse. Sans

doute c'est monsieur Cardonnet que vous allez voir? Vous êtes, j'en suis sûr, son parent ou son ami?

— Qu'est-ce donc que ce monsieur Cardonnet, à qui vous semblez en vouloir? demanda le jeune homme, après un instant d'hésitation.

— Suffit, Monsieur, répondit le paysan; si vous ne le connaissez pas, tout ce que je vous en dirais ne vous intéresserait guère, et si vous êtes riche vous n'avez rien à craindre de lui. Ce n'est qu'aux pauvres gens qu'il en veut.

— Mais enfin, reprit le voya-

geur avec une sorte d'agitation contenue, j'ai peut-être des raisons pour désirer de savoir ce qu'on pense dans le pays de ce monsieur Cardonnet. Si vous refusez de motiver la mauvaise opinion que vous avez de lui, c'est que vous avez contre lui une rancune personnelle peu honorable pour vous-même.

— Je n'ai de comptes à rendre à personne, répondit le paysan, et mon opinion est à moi. Bonsoir, Monsieur. Voilà la pluie qui s'arrête un peu. Je suis fâché de ne pouvoir vous offrir un abri; mais je n'en ai pas d'autre que le château que vous voyez là, et qui n'est

pas à moi. Cependant, ajouta-t-il après avoir fait quelques pas, et en s'arrêtant comme s'il se fût repenti de ne pas mieux exercer les devoirs de l'hospitalité, si le cœur vous disait d'y venir demander le couvert pour la nuit, je peux vous répondre que vous y seriez bien reçu.

— Cette ruine est donc habitée? demanda le voyageur, qui avait à descendre le ravin pour traverser la Creuse, et qui se mit en marche à côté du paysan, en soutenant son cheval par la bride.

— C'est une ruine, à la vérité, dit son compagnon en étouffant un soupir; mais quoique je ne sois pas

des plus vieux, j'ai vu ce château-là debout bien entier, et si beau, en dehors comme en dedans, qu'un roi n'y eût pas été mal logé. Le propriétaire n'y faisait pas de grandes dépenses, mais il n'avait pas besoin d'entretien, tant il était solide et bien bâti; et les murs étaient si bien découpés, les pierres des cheminées et des fenêtres si bien travaillées, qu'on n'aurait pu y rien apporter de plus riche que ce que les maçons et les architectes y avaient mis en le construisant. Mais tout passe, la richesse comme le reste, et le dernier seigneur de Châteaubrun vient de racheter pour quatre mille

francs le château de ses pères.

— Est-il possible qu'une telle masse de pierres, même dans l'état où elle se trouve, ait aussi peu de valeur?

— Ce qui reste là vaudrait encore beaucoup, si on pouvait l'ôter et le transporter; mais où trouver dans le pays d'ici des ouvriers et des machines capables de jeter bas ces vieux murs? Je ne sais pas avec quoi l'on bâtissait dans l'ancien temps, mais ce ciment-là est si bien lié, qu'on dirait que les tours et les grands murs sont faits d'une seule pierre. Et puis, vous voyez comme ce bâtiment est planté sur la pointe

d'une montagne, avec des précipices de tous les côtés! Quelles voitures et quels chevaux pourraient charrier de pareils matériaux? A moins que la colline ne s'écroule, ils resteront là aussi longtemps que le rocher qui les porte, et il y a encore assez de voûtes pour mettre à l'abri un pauvre monsieur et une pauvre demoiselle.

— Ce dernier des Châteaubrun a donc une fille? demanda le jeune homme en s'arrêtant pour regarder le manoir avec plus d'intérêt qu'il n'avait encore fait. Et elle demeure là?

— Oui, oui, elle demeure là, au

milieu des gerfauts et des chouettes, et elle n'en est pas moins jeune et jolie. L'air et l'eau ne manquent pas ici, et malgré les nouvelles lois contre la liberté de la chasse, on voit encore quelquefois des lièvres et des perdrix sur la table du seigneur de Châteaubrun. Allons, si vous n'avez pas des affaires qui vous obligent de risquer votre vie pour arriver avant le jour, venez avec moi, je me charge de vous faire bien accueillir au château. Et quand même vous y arriveriez seul et sans recommandation, il suffit que la nuit soit mauvaise, et que vous ayez la figure d'un chrétien, pour que vous

soyez bien reçu et bien traité chez monsieur Antoine de Châteaubrun.

— Ce gentilhomme est pauvre, à ce qu'il paraît, et je me ferais scrupule d'abuser de sa bonté d'âme.

— Vous lui ferez plaisir, au contraire. Allons, vous voyez bien que l'orage va recommencer plus fort que tout à l'heure, et je n'aurais pas la conscience en repos si je vous laissais ainsi tout seul dans la montagne. Voyez-vous, il ne faut pas m'en vouloir pour vous avoir refusé mes services : j'ai mes raisons, que vous ne pouvez pas juger, et que je n'ai pas besoin de dire ; mais je dor-

mirai plus tranquille si vous suivez mon conseil. D'ailleurs je connais monsieur Antoine ; il me saurait mauvais gré de ne pas vous avoir retenu et emmené chez lui, et il serait capable de courir après vous, ce qui ne serait pas bon pour lui après souper.

— Et... vous ne pensez pas que sa fille fût mécontente de voir arriver ainsi un inconnu?...

— Sa fille est sa fille, c'est-à-dire qu'elle est aussi bonne que lui, si elle n'est pas meilleure, quoique cela ne paraisse guère possible. »

Le jeune homme hésita encore

quelque temps; mais, poussé par un attrait romanesque, et créant déjà dans son imagination le portrait de la perle de beauté qu'il allait trouver derrière ces murailles à l'aspect terrible, il se dit qu'on ne l'attendait à Gargilesse que le lendemain dans la journée ; qu'en y arrivant au milieu de la nuit, il y dérangerait le sommeil de ses parents; qu'enfin il y avait, à persister dans son projet, une véritable imprudence dont, à coup sûr, sa mère le détournerait, si elle pouvait, à cette heure, se faire entendre de lui. Touché de toutes les bonnes raisons qu'on se donne à soi-même quand le démon de la jeunesse et de la

curiosité s'en mêle, il suivit son guide dans la direction du vieux château.

LE MANOIR DE CHATEAUBRUN.

II

Après avoir péniblement gravi un chemin escarpé, ou plutôt un escalier pratiqué dans le roc, nos voyageurs arrivèrent, au bout de vingt minutes, à l'entrée de Châteaubrun. Le vent

et la pluie redoublaient, et le jeune homme n'eut guère le loisir de contempler le vaste portail qui n'offrait à sa vue, en cet instant, qu'une masse confuse de proportions formidables. Il remarqua seulement qu'en guise de clôture, la herse seigneuriale était remplacée par une barrière de bois, pareille à celles qui ferment les prés du pays.

« Attendez, Monsieur, lui dit son guide. Je vais passer par là-dessus et aller chercher la clef ; car la vieille Janille ne s'est-elle pas imaginé, depuis quelque temps, de faire placer ici un cadenas, comme s'il y avait quelque chose à voler chez ses

maîtres ? Au reste, son intention est bonne, et je ne la blâme pas. »

Le paysan escalada la barrière fort adroitement, et, en attendant qu'il fût de retour pour l'introduire, le jeune homme essaya en vain de comprendre la disposition des masses d'architecture ruinées qu'il apercevait confusément dans l'intérieur de la cour : c'était l'aspect du chaos.

Peu d'instants après, il vit venir plusieurs personnes qui ouvrirent promptement la barrière : l'une prit son cheval, l'autre sa main, une troisième portait, en avant, une lanterne dont le secours était bien nécessaire pour se diriger à travers les décom-

bres et les broussailles qui obstruaient le passage. Enfin, après avoir traversé une partie du préau et plusieurs vastes salles obscures, ouvertes à tous les vents, on se trouva dans une petite pièce oblongue, voûtée, et qui avait pu, autrefois, servir d'office ou de cellier entre les cuisines et les écuries. Cette pièce, proprement reblanchie, servait désormais de salon et de salle à manger au seigneur de Châteaubrun. On y avait récemment pratiqué une petite cheminée à manteau et à chambranles de bois bien ciré et luisant; la vaste plaque de fonte qui en remplissait tout le foyer, et qui avait été enlevée à quelqu'une des

grandes cheminées du manoir, ainsi que les gros chenets de fer poli, renvoyaient splendidement la chaleur et la lumière du feu dans cette chambre nue et blanche, qui, avec le secours d'une petite lampe de ferblanc, se trouvait ainsi parfaitement éclairée. Une table de châtaignier, qui pouvait, dans les grandes occasions, porter jusqu'à six couverts, quelques chaises de paille, et un coucou d'Allemagne, acheté six francs à un colporteur, composaient tout l'ameublement de ce salon modeste. Mais tout cela était d'une propreté recherchée ; la table et les chaises grossièrement travaillées par quelque

menuisier de la localité avaient un éclat qui attestait les services assidus de la serge et de la brosse. L'âtre était balayé avec soin, le carreau sablé à l'anglaise contrairement aux habitudes du pays, et, dans un pot de grès placé sur la cheminée, s'étalait un énorme bouquet de roses, mêlées à des fleurs sauvages cueillies sur les collines d'alentour.

Cet intérieur modeste n'avait, au premier coup-d'œil, aucun caractère *cherché* dans le genre poétique ou pittoresque ; cependant, en l'examinant mieux, on eût pu voir que, dans cette demeure, comme dans toutes celles de tous les hommes,

le caractère et le goût naturel de la personne créatrice avaient présidé, soit au choix, soit à l'arrangement du local. Le jeune homme, qui y pénétrait pour la première fois, et qui s'y trouva seul un instant, tandis que ses hôtes s'occupaient de lui préparer la meilleure réception possible, se forma bientôt une idée assez juste de la situation d'esprit des habitants de cette retraite. Il était évident qu'on avait eu des habitudes d'élégance, et qu'on avait encore des besoins de bien-être; que, dans une condition fort précaire, on avait eu le bon sens de proscrire toute espèce de vanité ex-

térieure; enfin qu'on avait choisi, pour point de réunion, parmi le peu de chambres restées intactes dans ce vaste domaine, la plus facile à entretenir, à chauffer, à meubler et à éclairer, et que, par instinct, on avait pourtant donné la préférence à une construction élégante et mignonne. En effet, ce petit coin était le premier étage d'un pavillon carré, adjoint, vers la fin de la renaissance, aux antiques constructions qui défendaient la face principale du préau. L'artiste qui avait composé cette tourelle angulaire s'était efforcé d'adoucir la transition de deux styles si différents; il avait

rappelé pour la forme des fenêtres le système défensif des meurtrières et des ouvertures d'observation ; mais on voyait bien que ces fenêtres, petites et rondes, n'avaient jamais été destinées à pointer le canon, et qu'elles n'étaient qu'un ornement pour la vue. Élégamment revêtues de briques rouges et de pierres blanches alternées, elles formaient un joli encadrement à l'intérieur, et diverses niches, ornées de même, disposées régulièrement entre chaque croisée, rendaient inutiles les papiers, les tentures et même les meubles qui eussent chargé ces

parois, sans ajouter à leur aspect agréable et simple.

Sur une de ces niches, dont une dalle, bien blanche et luisante comme du marbre, formait la base, à hauteur d'appui, le voyageur vit un joli petit rouet rustique avec la quenouille chargée de laine brune; et, en contemplant cet instrument de travail si léger et si naïf il se perdit dans des réflexions dont il fut tiré par le frôlement d'un vêtement de femme derrière lui. Il se retourna vivement; mais, aux palpitations qui s'étaient emparées de son jeune cœur, succéda une grave déception. C'était une vieille servante qui ve-

nait d'entrer sans bruit, grâce au sablon qui couvrait le sol, et qui se penchait pour jeter dans la cheminée une brassée de sarment de vigne sauvage.

« Approchez-vous du feu, Monsieur, dit la vieille en grasseyant avec une sorte d'affectation, et donnez-moi votre casquette et votre manteau, afin que j'aille les faire sécher dans la cuisine. Voilà un bon manteau pour la pluie; je ne sais plus comment on appelle cette étoffe-là, mais j'en ai déjà vu à Paris. Voilà qui ferait plaisir d'en voir un pareil sur les épaules de monsieur le comte! Mais cela doit

coûter cher, et d'ailleurs, il n'est pas dit qu'il voulût s'en servir. Il croit qu'il a toujours vingt-cinq ans, et il prétend que l'eau du ciel n'a jamais enrhumé un honnête homme ; pourtant, l'hiver dernier, il a commencé à sentir un peu de sciatique... Mais ce n'est pas à votre âge qu'on craint ces douleurs-là. N'importe, chauffez-vous les reins ; tenez, tournez votre chaise comme cela, vous serez mieux. Vous êtes de Paris, j'en suis sûre ; je vois cela à votre teint qui est trop frais pour notre pays ; bon pays, Monsieur, mais bien chaud en été et bien froid en hiver. Vous me direz que, ce soir,

il fait aussi froid que par une nuit de novembre : c'est la vérité, que voulez-vous ? c'est l'orage qui en est cause. Mais cette petite salle est bien bonne, bien facile à réchauffer, et, dans un moment, vous m'en direz des nouvelles. Avec cela, nous avons le bonheur que le bois mort ne nous manque pas. Il y a tant de vieux arbres ici, et rien qu'avec les ronces qui poussent dans la cour, on peut chauffer le four pendant tout l'hiver. Il est vrai que nous ne faisons jamais de grosses fournées : monsieur le comte est un petit mangeur, et sa fille est comme lui ; le petit domestique est le plus vorace de la maison : oh !

pour lui, il lui faut trois livres de pain par jour; mais je lui fais sa miche à part, et je n'y épargne pas le seigle. C'est assez bon pour lui, et même avec un peu de son, ça étoffe le pain, et ça n'est pas mauvais pour la santé. Hé! hé! ça vous fait rire? et moi aussi. Moi, voyez-vous, j'ai toujours aimé à rire et à causer: l'ouvrage n'en va pas moins vite; car j'aime la vitese en tout. Monsieur Antoine est comme moi: quand il a parlé, il faut qu'on marche comme le vent. Aussi nous avons toujours été d'accord sur ce point-là. Vous nous excuserez, Monsieur, si on vous fait attendre un

peu. Monsieur est descendu à la cave avec l'homme qui vous a amené, et l'escalier est si dégradé, qu'on n'y arrive pas vite; mais c'est une belle cave, Monsieur; les murs ont plus de dix pieds d'épaisseur, et quand on est là dedans, c'est si profond sous la terre, qu'on se croit enterré vivant. Vrai! ça fait un drôle d'effet. On dit que, dans le temps, on mettait là les prisonniers de guerre; à présent, nous n'y mettons personne, et notre vin s'y conserve très bien. Ce qui nous retarde aussi, c'est que notre fille est déjà couchée : elle a eu la migraine aujourd'hui, parce qu'elle a été au

soleil sans chapeau. Elle dit qu'elle veut s'habituer à cela, et que puisque je me passe bien de chapeau et d'ombrelle, elle peut bien s'en passer aussi; mais elle se trompe: elle a été élevée en demoiselle, comme elle devait l'être, la pauvre enfant! car, quand je dis notre fille, ce n'est pas que je sois la mère à mademoiselle Gilberte; elle ne me ressemble pas plus que le chardonneret ne ressemble au moineau franc; mais comme je l'ai élevée, j'ai toujours gardé l'habitude de l'appeler ma fille; elle n'a jamais voulu souffrir que je cesse de la tutoyer. C'est une enfant si aimable! Je suis

fâchée qu'elle soit au lit ; mais vous la verrez demain, car vous ne partirez pas sans déjeûner, on ne le souffrira pas, et elle m'aidera à vous servir un peu mieux que je ne peux le faire toute seule. Ce n'est pas pourtant le courage qui me manque, Monsieur, car j'ai de bonnes jambes ; je suis restée mince comme vous voyez, dans ma petite taille, et vous ne me donneriez jamais l'âge que j'ai... Voyons ! quel âge me donneriez-vous bien ?

Le jeune homme croyait que, grâce à cette question, il allait pouvoir placer une parole, un compliment pour remercier et pour entrer

en matière, car il désirait beaucoup avoir de plus amples détails sur mademoiselle Gilberte ; mais la bonne femme n'attendit pas sa réponse, et reprit avec volubilité :

« J'ai soixante-quatre ans, Monsieur, du moins je les aurai à la Saint-Jean, et je fais plus d'ouvrage à moi seule que trois jeunesses n'en sauraient faire. J'ai le sang vif, moi, Monsieur ! Je ne suis pas du Berry ; je suis née en Marche, à plus d'une demi-lieue d'ici ; aussi ça se voit et ça se connaît. Ah ! vous regardez l'ouvrage de notre fille ? Savez-vous que c'est filé aussi égal et aussi menu que la meilleure fileuse de campagne ?

Elle a voulu que je lui apprenne à filer la laine : « Tiens, mère, qu'elle m'a dit (car elle m'appelle toujours comme ça ; la pauvre enfant n'a jamais connu la sienne, et m'a toujours aimée comme si c'était moi, quoique nous nous ressemblions à peu près comme une rose ressemble à une ortie), tiens, mère, qu'elle a dit, ces broderies, ces dessins, toutes ces niaiseries qu'on m'a enseignées au couvent ne serviraient à rien ici. Apprends-moi à filer, à tricoter et à coudre, afin que je t'aide à faire les vêtements de mon père... »

Au moment où le monologue infatigable de la bonne femme commençait

à devenir intéressant pour son auditeur fatigué, elle sortit comme elle avait déjà fait plusieurs fois, car elle ne restait pas un moment en place, et tout en pérorant, elle avait couvert la table d'une grosse nappe blanche, et avait servi les assiettes, les verres et les couteaux; elle avait rebalayé l'âtre, ressuyé les chaises et rallumé le feu dix fois, reprenant toujours son soliloque à l'endroit où elle l'avait laissé. Mais cette fois, sa voix, qui continuait à grasseyer dans le couloir voisin, fut couverte par d'autres voix plus accentuées, et le comte de Châteaubrun, accompagné du paysan qui avait introduit notre voyageur,

se présenta enfin à ses regards, chacun portant deux grands brocs de grès, qu'ils placèrent sur la table. Ce fut alors seulement que le jeune homme put voir distinctement les traits de ces deux personnages.

Monsieur de Châteaubrun était un homme de cinquante ans, de moyenne taille, d'une belle et noble figure, large d'épaules, avec un cou de taureau, des membres d'athlète, un teint basané au moins autant que celui de son acolyte, et de larges mains durcies, hâlées, gercées à la chasse, au soleil, au grand air; mains de braconnier s'il en fut, car le bon seigneur avait trop peu de terres pour

ne pas chasser sur celles des autres.

Il avait la face épanouie, ouverte et souriante; la jambe ferme et la voix de stentor. Son solide costume de chasseur, propre quoique rapiécé au coude, sa grosse chemise de toile de chanvre, ses guêtres de cuir, sa barbe grisonnante qui attendait patiemment le dimanche, tout en lui dénotait l'habitude d'une vie rude et sauvage, tandis que son agréable physionomie, ses manières rondes et affectueuses, et une aisance qui n'était pas sans mélange de dignité, rappelaient le gentilhomme courtois et l'homme habitué à pro-

téger et à assister plutôt qu'à l'être.

Son compagnon le paysan n'était pas à beaucoup près aussi propre. L'orage et les mauvais chemins avaient fort endommagé sa blouse et sa chaussure. Si la barbe du seigneur avait bien sept ou huit jours de date, celle du villageois en avait bien quatorze ou quinze. Celui-ci était maigre, osseux, agile, plus grand de quelques pouces, et quoique sa figure exprimât aussi la bonté et la cordialité, elle avait, si l'on peut parler ainsi, des éclairs de malice, de tristesse ou de sauvagerie hautaine. Il était évident qu'il avait plus d'intelligence ou qu'il était plus malheureux

que le seigneur de Châteaubrun.

— « Allons, Monsieur, dit le gentilhomme, êtes-vous un peu séché? Vous êtes le bienvenu ici, et mon souper est à votre disposition.

— Je suis reconnaissant de votre généreux accueil, répondit le voyageur, mais je craindrais de manquer à la bienséance si je ne vous faisais savoir d'abord qui je suis.

— C'est bien, c'est bien, reprit le comte, que nous appellerons désormais tout simplement monsieur Antoine, comme on l'appelait généralement dans la contrée ; vous me direz cela plus tard, si vous le désirez : quant à moi je n'ai pas de questions à

vous faire, et je prétends remplir les devoirs de l'hospitalité sans vous faire décliner vos noms et qualités. Vous êtes en voyage, étranger dans le pays, surpris par une nuit d'enfer à la porte de ma demeure : voilà vos titres et vos droits. Par dessus le marché, vous avez une agréable figure et un air qui me plaît ; je crois donc que je serai récompensé de ma confiance par le plaisir d'avoir obligé un brave garçon. Allons, asseyez-vous, mangez et buvez.

— C'est trop de bontés, et je suis touché de votre manière franche et affable d'accueillir les voyageurs. Mais je n'ai besoin de rien, Mon-

sieur, et c'est bien assez que vous me permettiez d'attendre ici la fin de l'orage. J'ai soupé à Eguzon il n'y a guère plus d'une heure. Ne faites donc rien servir pour moi, je vous en conjure.

— Vous avez soupé déjà ? mais ce n'est pas là une raison ! Êtes-vous donc de ces estomacs qui ne peuvent digérer qu'un repas à la fois ? A votre âge, j'aurais soupé à toutes les heures de la nuit si j'en avais trouvé l'occasion. Une course à cheval et l'air de la montagne, c'est bien assez pour renouveler l'appétit. Il est vrai qu'à cinquante ans on a l'estomac moins complaisant ; aussi, moi,

pourvu que j'aie un demi-verre de bon vin avec une croûte de pain rassi, je me tiens pour bien traité. Mais ne faites pas de façons ici. Vous êtes venu à point, j'allais me mettre à table, et ma pauvre *petite* ayant la migraine aujourd'hui, nous étions tout tristes, Janille et moi, de manger tête à tête : votre arrivée est donc une consolation pour nous, ainsi que celle de ce brave garçon, mon ami d'enfance, que je reçois toujours avec plaisir. Allons, toi, assieds-toi là à mon côté, dit-il en s'adressant au paysan, et vous, mère Janille, vis-à-vis de moi. Faites les honneurs : car vous savez que j'ai

la main malheureuse, et que quand je me mêle de découper, je taille en deux le rôt, l'assiette, la nappe, voire un peu de la table, et cela vous fâche. »

Le souper que dame Janille avait étalé sur la table d'un air de complaisance, se composait d'un fromage de chèvre, d'un fromage de brebis, d'une assiettée de noix, d'une assiettée de pruneaux, d'une grosse tourte de pain bis, et des quatre cruches de vin apportées par le maître en personne. Les convives se mirent bien vite à déguster ce repas frugal avec une satisfaction évidente, à l'exception du voyageur,

qui n'avait aucun appétit, et qui se contentait d'admirer la bonne grâce avec laquelle le digne châtelain le conviait, sans embarras et sans fausse honte, à son splendide ordinaire. Il y avait dans cette aisance affectueuse et naïve quelque chose de paternel et d'enfantin en même temps qui gagna le cœur du jeune homme.

Fidèle à la loi de générosité qu'il s'était imposée, monsieur Antoine ne fit aucune question à son hôte, et même évita toute réflexion qui eût pu ressembler à une curiosité déguisée. Le paysan paraissait un peu plus inquiet, et se tenait sur la ré-

serve. Mais bientôt entraîné par l'espèce de causerie générale que monsieur Antoine et dame Janille avaient entamée, il se mit à l'aise et laissa remplir son verre si souvent, que le voyageur commença à regarder avec étonnement un homme capable de boire ainsi sans perdre non-seulement l'usage de sa raison, mais encore l'habitude de son sang-froid et de sa gravité.

Quant au châtelain, ce fut une autre affaire. A peine eut-il bu la moitié du broc placé auprès de lui, qu'il commença à avoir l'œil animé, le nez vermeil et la main peu sûre. Cependant il ne déraisonna point,

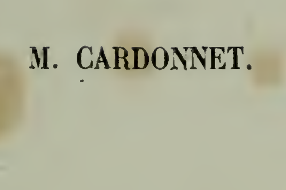
même après que tous les brocs furent vidés par lui et son ami le paysan ; car Janille, soit par économie, soit par sobriété naturelle, mit à peine quelques gouttes de vin dans son eau, et le voyageur, ayant fait un effort héroïque pour avaler la première rasade, s'abstint de ce breuvage aigre, trouble et détestable.

Ces deux campagnards paraissaient pourtant le boire avec délices. Au bout d'un quart d'heure, Janille, qui ne pouvait vivre sans remuer, quitta la table, prit son tricot et se mit à travailler au coin du feu, grattant à chaque instant ses tempes

avec son aiguille, sans toutefois déranger les minces bandeaux de cheveux encore noirs qui dépassaient un peu sa coiffe. Cette vieille, proprette et menue, pouvait avoir été jolie; son profil délicat ne manquait pas de distinction, et si elle n'eût été maniérée, et préoccupée de faire la capable et la gentille, notre voyageur l'eût prise aussi en affection.

Les autres personnages qui, en l'absence de la *demoiselle*, complétaient l'intérieur de monsieur Antoine étaient, l'un un petit paysan, d'une quinzaine d'années, à la mine éveillée, au pied leste, qui remplissait les fonctions de factotum; l'autre, un

vieux chien de chasse, à l'œil terne, au flanc maigre, à l'air mélancolique et rêveur ; couché auprès de son maître, il s'endormait philosophiquement entre chaque bouchée que celui-ci lui présentait, en l'appelant *monsieur* d'un air gravement facétieux.



M. CARDONNET.

III.

Il y avait plus d'une heure qu'on était à table, et monsieur Antoine ne paraissait nullement las de la séance. Lui et son ami le paysan faisaient durer leurs petits fromages

et leurs grandes pintes de vin avec cette majestueuse lenteur, qui est presque un art chez le Berrichon. Portant alternativement leurs couteaux sur ce morceau friand dont l'odeur aigrelette n'avait rien d'agréable, ils le *débitaient* en petits morceaux qu'ils plaçaient méthodiquement sur leurs assiettes de terre, et qu'ils mangeaient ensuite miette à miette sur leur pain bis. Entre chaque bouchée, ils avalaient une gorgée de vin du cru, après avoir choqué leurs verres, en s'adressant chaque fois cet échange de compliments : « *A la tienne, camarade!* — *A la vôtre, monsieur Antoine !* ou

bien : « *Bonne santé à toi, mon vieux ! — A vous pareillement, mon maître !* »

Au train que prenaient les choses, ce festin pouvait durer toute la nuit, et le voyageur, qui s'épuisait en efforts pour paraître boire et manger, bien qu'il s'en dispensât le plus possible, commençait à lutter péniblement contre le sommeil, lorsque la la conversation, roulant jusqu'alors sur le temps, sur la récolte des foins, sur le prix des bestiaux et sur les provins de la vigne, prit peu à peu une direction qui l'intéressa fortement.

Si ce temps-là continue, disait

le paysan, en écoutant la pluie qui ruisselait au dehors, les eaux grossiront, ce mois-ci comme au mois de mars. La Gargilesse n'est pas commode, et il pourra y avoir du dégât chez M. Cardonnet.

— Tant pis, dit M. Antoine, ce serait dommage ; car il a fait de grands et beaux travaux sur cette petite rivière.

— Oui, mais la petite rivière s'en moque, reprit le paysan, et je trouve, moi, que le dommage ne serait pas grand.

— Si fait, si fait! cet homme a déjà fait à Gargilesse pour plus de deux cent mille francs de dépenses;

et il ne faut qu'un *coup de colère* de l'eau, comme on dit chez nous, pour ruiner tout cela.

— Eh bien, ce serait donc un si grand malheur, monsieur Antoine?

— Je ne dis pas que ce fût un malheur irréparable pour un homme que l'on dit riche d'un million, reprit le châtelain, dont la candeur s'obstinait à ne pas comprendre les sentiments hostiles de son commensal à l'endroit de monsieur Cardonnet ; mais ce serait toujours une perte.

— Et c'est pourquoi je rirais un peu, si un petit coup du sort faisait ce trou à sa bourse.

— C'est là un mauvais sentiment, mon vieux! Pourquoi en voudrais-tu à cet étranger? Il ne t'a jamais fait, non plus qu'à moi, ni bien ni mal.

— Il a fait du mal à vous, monsieur Antoine, à moi, à tout le pays. Oui, je vous dis qu'il en a fait par intention et qu'il en fera tout de bon à tout le monde. Laissez pousser le bec du livot (la buse), et vous verrez comme il tombera sur votre poulailler!

— Toujours tes idées fausses, vieux! car tu as des idées fausses, je te l'ai dit cent fois : tu en veux

à cet homme parce qu'il est riche. Est-ce sa faute?

— Oui, Monsieur, c'est sa faute. Un homme parti peut-être d'aussi bas que moi-même, et qui a fait un pareil chemin, n'est pas un honnête homme.

— Allons donc! que dis-tu là? T'imagines-tu qu'on ne puisse pas faire fortune sans voler?

— Je n'en sais rien; mais je le crois. Je sais bien que vous êtes né riche et que vous ne l'êtes plus. Je sais bien que je suis né pauvre et et que je le serai toujours; et m'est avis que si vous étiez parti pour d'autres pays, sans payer les dettes

de votre père, et que je me fusse mis, de mon côté, à maquignonner, à tondre et à grapiller sur toutes choses, nous roulerions carrosse tous les deux, à l'heure qu'il est. Pardon, excuse, si je vous offense! ajouta d'un ton rude et fier le paysan, en s'adressant au jeune homme, qui donnait des signes marqués d'une émotion pénible.

— Monsieur, dit le châtelain, il se peut que vous connaissiez monsieur Cardonnet, que vous soyez employé par lui, ou que vous lui ayez quelques obligations. Je vous prie de ne pas faire attention à ce que dit ce brave villageois. Il a des

idées exagérées sur beaucoup de choses, qu'il ne comprend pas bien. Au fond, soyez certain qu'il n'est ni haineux, ni jaloux, ni capable de porter le moindre préjudice à monsieur Cardonnet.

— J'attache peu d'importance à ses paroles, répondit le jeune étranger. Je m'étonne seulement, monsieur le comte, qu'un homme que vous honorez de votre estime ternisse à plaisir la réputation d'un autre homme, sans avoir le moindre fait à alléguer contre lui et sans rien connaître de ses antécédents. J'ai déjà demandé à votre commensal des renseignements sur ce monsieur

Cardonnet qu'il paraît haïr personnellement, et il a refusé de s'expliquer. Je vous en fais juge : peut-on établir une opinion loyale sur des imputations gratuites, et, si vous ou moi en prenions une défavorable à monsieur Cardonnet, votre hôte n'aurait-il pas commis une mauvaise action?

— Vous parlez selon mon cœur et selon ma pensée, jeune homme, répondit monsieur Antoine. Toi, ajouta-il, en se tournant vers son commensal rustique, et frappant sur la table d'une manière courroucée, tandis qu'il lui adressait un regard où l'affection et la bonté triom-

phaient du mécontentement, tu as tort, et tu vas tout de suite nous dire ce que tu reproches audit Cardonnet, afin qu'on puisse juger si tes griefs ont quelque valeur. Autrement, nous te tiendrons pour un esprit chagrin et une mauvaise langue.

— Je n'ai rien à dire que ce que tout le monde sait, répliqua le paysan d'un air calme, et sans paraître intimidé de la mercuriale. On voit les choses, et chacun les juge comme il l'entend ; mais puisque ce jeune homme ne connaît pas monsieur Cardonnet, ajouta-il en jetant un regard pénétrant sur le voya-

geur, et puisqu'il désire tant savoir quel particulier ce peut être, dites-le-lui vous-même, monsieur Antoine, et quand vous aurez établi les faits, moi j'en ferai le détail; j'en dirai la cause et la fin, et Monsieur jugera tout seul, à moins qu'il n'ait quelque meilleure raison que les miennes pour ne pas dire ce qu'il en pense.

— Eh bien, accordé! dit monsieur Antoine, qui ne faisait pas autant d'attention que son compagnon à l'agitation croissante du jeune homme. Je dirai les choses comme elles sont, et si je me trompe, je permets à la mère Janille, qui a la mémoire

et la précision d'un almanach, de me contredire et de m'interrompre. Quant à vous, petit drôle, dit-il en s'adressant à son page en blouse et en sabots, tâchez de ne pas me plonger ainsi dans le blanc des yeux quand je parle. Votre regard fixe me donne le vertige, et votre bouche ouverte me fait l'effet d'un puits où je vais tomber. Eh bien, qu'est-ce? vous riez? Apprenez qu'un garnement de votre âge ne doit pas se permettre de rire devant son maître. Mettez-vous derrière moi et tenez-vous-y aussi décemment que *monsieur*. »

En disant cela, il désignait son

chien, et il avait l'air si sérieux et la voix si haute en plaisantant de la sorte, que le voyageur se demanda s'il n'était point sujet à des fantaisies de domination seigneuriale tout-à-fait disparates avec sa bonhomie ordinaire. Mais il lui suffit de regarder la figure de l'enfant pour se convaincre que ce n'était qu'un jeu dont celui-ci avait l'habitude, car il se plaça gaîment à côté du chien et se mit à jouer avec lui sans aucun sentiment d'humeur ou de honte.

Cependant, comme les manières de monsieur Antoine avaient une originalité qui ne se comprenait pas bien du premier coup, le voyageur

crut qu'il commençait, à force de boire, à battre la campagne, et il résolut de ne pas attacher la moindre importance à ce qu'il allait dire. Mais il était bien rare que le châtelain perdît la tête, même après qu'il avait perdu les jambes, et il n'était retombé dans son passetemps favori de goguenarder en jouant ceux qui l'entouraient, que pour détourner l'impression pénible que ce débat venait de faire naître entre ses convives.

« Monsieur, » dit-il en s'adressant à son hôte...

Mais aussitôt il fut interrompu par son chien qui, ayant aussi l'habitude de la plaisanterie, s'attribua l'inter-

pellation, et vint lui pousser le coude en gambadant aussi agréablement que son âge pouvait le lui permettre.

« Eh bien, *monsieur!* reprit-il en lui faisant de gros yeux, qu'est-ce à dire? Depuis quand êtes-vous aussi mal élevé qu'une personne naturelle? Allez bien vite vous rendormir, et qu'il ne vous arrive plus de me faire répandre du vin sur la nappe, ou vous aurez affaire à dame Janille.

— Vous saurez donc, jeune homme, poursuivit monsieur Antoine, que l'an dernier, par un beau jour de printemps...

— Pardon, Monsieur, dit Janille,

nous n'étions encore qu'au 19 mars, donc, c'était l'hiver.

— C'était bien la peine de chicaner pour deux jours de différence! Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il faisait un temps magnifique, une chaleur comme au mois de juin, et même de la sécheresse.

— C'est la vraie vérité, s'écria le groom rustique: à preuve que je ne pouvais plus faire boire le *chevau* de Monsieur à la petite fontaine.

— Cela ne fait rien à l'affaire, reprit monsieur Antoine en frappant du pied; petit, retenez votre langue. Vous parlerez quand vous serez appelé en témoignage; vous pouvez

ouvrir vos oreilles, afin de vous former l'esprit et le cœur, s'il y a lieu. — Je disais donc que, par un beau temps, je revenais d'une foire, et j'allais tranquillement à pied, lorsque je rencontrai un grand homme, beau de visage, quoiqu'il ne soit guère plus jeune que moi, et que ses yeux noirs, sa figure pâle et même jaune lui donnent l'air un peu dur et farouche. Il était en cabriolet et descendait une pente rapide, hérissée de pierres sur champ, comme les arrangeaient nos pères, et cet homme pressait le pas de son cheval, sans paraître se douter du danger. Je ne pus me défendre de l'avertir.

« Monsieur, lui dis-je, de mémoire d'homme, jamais voiture à quatre, à trois ou à deux roues, n'a descendu ce chemin. Je crois l'entreprise, sinon impossible, du moins de nature à vous casser le cou, et si vous voulez prendre un chemin plus long, mais plus sûr, je vais vous l'indiquer.

« — Grand merci, me répondit-il d'un air tant soit peu rogue; ce chemin me paraît suffisamment praticable, et je vous réponds que mon cheval s'en tirera.

« — Cela vous regarde, repris-je, et ce que j'en ai fait n'était que par pure humanité.

« — Je vous en remercie, Mon-

sieur, et puisque vous êtes si obligeant, je veux m'acquitter envers vous. Vous êtes à pied, vous suivez la même route que moi ; si vous voulez monter dans ma voiture, vous arriverez plus vite au bas du vallon, et j'aurai l'agrément de votre compagnie. »

— Tout cela est exact, dit Janille ; c'est absolument comme ça que vous nous l'avez raconté le soir même, à telle enseigne que vous nous avez dit que ce monsieur avait une grande redingote bleue.

— Faites excuse, mam'selle Janille, dit l'enfant, Monsieur a dit noire.

— Bleue, vous dis-je, monsieur l'avisé !

— Non, mère Janille, noire.

— Bleue, j'en réponds !

— Noire, j'en pourrais jurer.

— Allons, flanquez-moi la paix, elle était verte ! s'écria monsieur Antoine. Mère Janille, ne m'interrompez pas davantage ; et toi, mauvais garnement, va-t-en voir à la cuisine si j'y suis, ou mets ta langue dans ta poche : choisis.

— Monsieur, j'aime mieux écouter, je ne dirai plus rien.

— Or donc, reprit le châtelain, je restai un petit moment partagé entre la crainte de me rompre les

os en acceptant, et celle de passer pour poltron en refusant. Après tout, me dis-je, ce quidam n'a point l'air d'un fou, et il ne paraît avoir aucune raison d'exposer sa vie. Il a sans doute un merveilleux cheval et une excellente *brouette*. Je m'installai à ses côtés, et nous commençâmes à descendre au grand trot ce précipice, sans que le cheval fît un seul faux pas, et sans que le maître perdît un instant sa résolution et son sang-froid. Il me parlait de choses et d'autres, me faisait beaucoup de questions sur le pays; et j'avoue que je répondais un peu à tort et à travers, car je n'étais pas

absolument rassuré. « C'est bien, lui dis-je, quand nous fûmes arrivés sans accident au bord de la Gargilesse ; nous avons descendu le casse-çou, mais nous ne traverserons pas l'eau ici ; elle est aussi basse que possible, mais encore n'est-elle pas guéable en cet endroit : il faut remonter un peu sur la gauche.

« — Vous appelez cela de l'eau? dit-il en haussant les épaules ; quant à moi, je n'y vois que des pierres et des joncs. Allons donc ! se détourner pour un ruisseau à sec !

« — Comme vous voudrez, » lui dis-je un peu mortifié. Son audace

méprisante me taquinait; je savais qu'il allait donner tout droit dans un gouffre, et pourtant, comme je ne suis pas d'un naturel pusillanime, et qu'il me répugnait d'être traité comme tel, je refusai l'offre qu'il fit de me laisser descendre. J'aurais voulu, pour le punir, qu'il eût enfin l'occasion d'avoir une belle peur, eussé-je dû boire un coup dans la rivière, quoique je n'aime pas l'eau.

« Je n'eus ni cette satisfaction, ni cette mortification : le cabriolet ne chavira point. Au beau milieu de la rivière, qui s'est creusé un lit en biseau dans cet endroit-là, le cheval

en eut jusqu'aux naseaux ; la voiture fut soulevée par le courant. Le monsieur à redingote verte (car elle était verte, Janille), fouetta la bête ; la bête perdit pied, dériva, nagea, et, comme par miracle, nous fit bondir sur la rive, sans autre mal qu'un bain de pieds moins que tiède. Je n'avais pas perdu la tête, je sais nager tout comme un autre ; mais mon compagnon m'avoua ensuite qu'il n'en savait pas plus long à cet égard qu'une poutre ; et pourtant il n'avait ni bronché, ni juré, ni changé de couleur. Voilà, pensé-je, un solide compère, et son aplomb ne me déplaît pas, bien que sa tran-

quillité ait quelque chose de méprisant comme le rire du diable.

« — Si vous allez à Gargilesse, j'y passe aussi, lui dis-je, et nous pouvons continuer de faire route ensemble.

« — Soit, reprit-il. Qu'est-ce que Gargilesse?

« — Vous n'y allez donc pas?

« — Je ne vais nulle part aujourd'hui, dit-il, et je suis prêt à aller partout. »

« Je ne suis pas superstitieux, Monsieur, et pourtant les histoires de ma nourrice me revinrent à l'esprit je ne sais comment, et j'eus un instant de sotte méfiance, comme si

je m'étais trouvé en cabriolet côte à côte avec Satan. Je regardais de travers cet étrange personnage qui, n'ayant aucun but, s'en allait ainsi à travers monts et rivières pour le seul plaisir de s'exposer ou de m'exposer avec lui, moi, nigaud, qui m'étais laissé persuader de monter dans sa brouette infernale.

« Voyant que je ne disais mot, il crut devoir me rassurer.

« — Ma manière de courir le pays vous étonne, me dit-il, sachez donc que j'y viens avec le dessein de tenter un établissement dans le lieu qui me paraîtra le plus convenable. J'ai des fonds à placer, que ce soit pour

moi ou pour d'autres, peu vous importe sans doute ; mais enfin vous pouvez m'aider par vos indications à atteindre mon but.

« — Fort bien, lui dis-je, tout-à-fait rassuré en voyant qu'il parlait raisonnablement ; mais, pour vous donner des conseils, il me faudrait savoir d'abord quelle espèce d'établissement vous prétendez faire.

« — Il suffira, dit-il, éludant ma question, que vous répondiez à tout ce que je vous demanderai. Par exemple, quelle est, au maximum, la force de ce petit cours d'eau que nous venons de traverser, depuis ce même endroit jusqu'à son débouché dans la Creuse ?

« — Elle est fort irrégulière ; vous venez de la voir au minimum ; mais ses crues sont fréquentes et terribles ; et si vous voulez voir le moulin principal, ancienne propriété de la communauté religieuse de Gargilesse, vous vous convaincrez des ravages de ce torrent, des continuelles avaries qu'éprouve cette pauvre vieille usine, et de la folie qu'il y aurait à faire là de grandes dépenses.

« — Mais avec de grandes dépenses, Monsieur, on enchaîne les forces déréglées de la nature ! Où la pauvre usine rustique succombe, l'usine solide et puissante triomphe !

« — C'est vrai, repris-je; dans toute rivière, les gros poissons mangent les petits. »

« Il ne releva point cette réflexion et continua à me promener et à m'interroger. Moi, complaisant par devoir et un peu flâneur par nature, je le conduisis de tous côtés. Nous entrâmes dans plusieurs moulins, il causa avec les meuniers, examina toutes choses avec attention, et revint à Gargilesse, où il s'entretint avec le maire et les principaux de l'endroit, avec lesquels il désira que je le misse tout de suite en relations. Il accepta le repas que lui offrit le curé, se laissant choyer sans façon et faisant entendre

qu'il était en position de rendre encore plus de services aux gens qu'il n'en recevrait d'eux. Il parlait peu, écoutait beaucoup et s'enquérait de tout, même de choses qui paraissaient fort étrangères aux affaires : par exemple, si les gens du pays étaient dévots sincères ou seulement superstitieux ; si les bourgeois aimaient leurs aises ou s'ils les sacrifiaient à l'économie ; si l'opinion était libérale ou démocratique ; de quelles gens le conseil général du département était composé ; que sais-je ? Quand la nuit vint, il prit un guide pour aller coucher au Pin, et je ne le revis plus que trois jours après. Il

passa devant Châteaubrun et s'arrêta à ma porte, pour me remercier, disait-il, de l'obligeance que je lui avais montrée ; mais, dans le fait, je crois, pour me faire encore des questions. — Je reviendrai dans un mois, me dit-il en prenant congé de moi, et je crois que je me déciderai pour Gargilesse. C'est un centre, le lieu me plaît, et j'ai dans l'idée que votre petit ruisseau, que vous faites si méchant, ne sera pas bien difficile à réduire. J'aurai moins de dépenses pour le gouverner que je n'en aurais sur la Creuse ; et, d'ailleurs, l'espèce de petit danger que nous avons couru en le traversant et que nous avons surmonté, me fait

croire que ma destinée est de vaincre en ce lieu. »

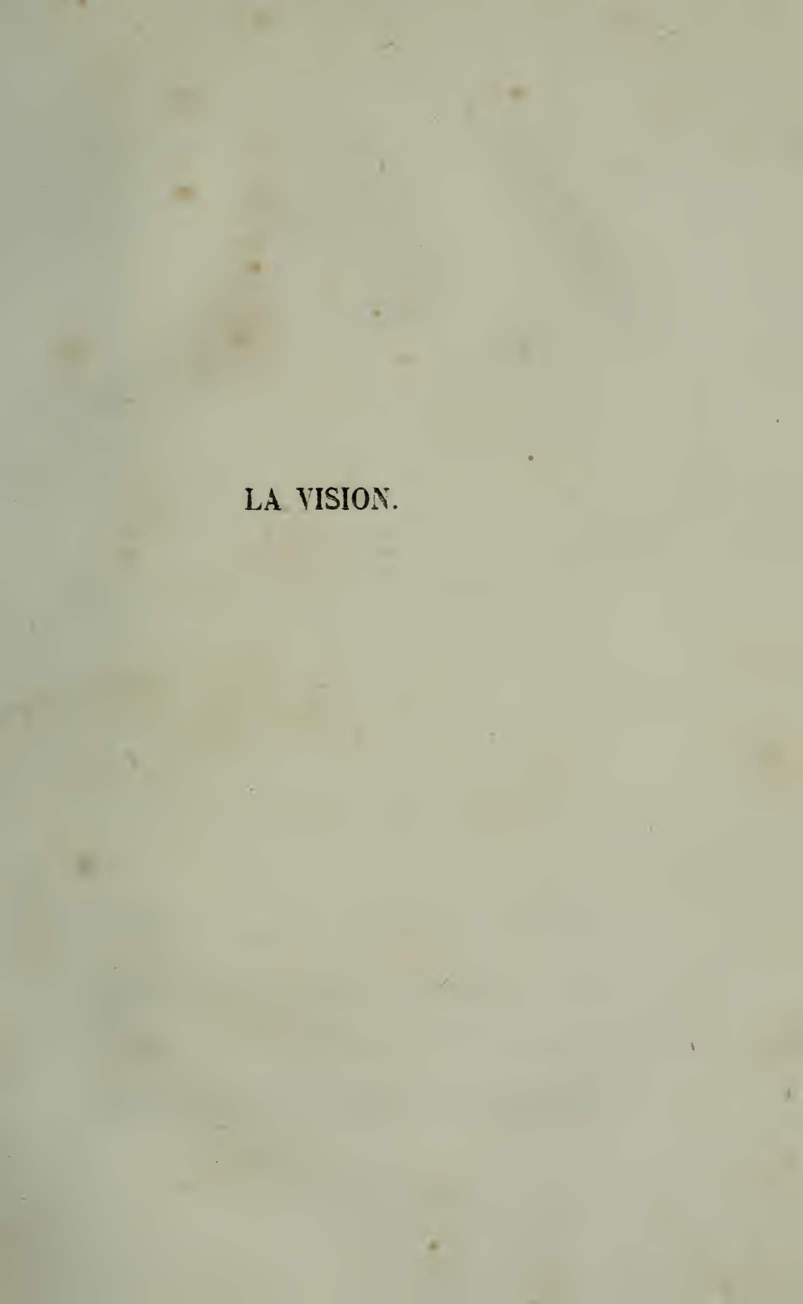
« Là-dessus cet homme me quitta. C'était monsieur Cardonnet. »

« Moins de trois semaines après, il revint avec un mécanicien anglais et plusieurs ouvriers de la même partie ; et, depuis ce temps, il n'a cessé de remuer de la terre, du fer et de la pierre à Gargilesse. Acharné à son œuvre, il est levé avant le jour et couché le dernier. Tel temps qu'il fasse, il est dans la vase jusqu'aux genoux, ne perdant pas de l'œil un mouvement de ses ouvriers, sachant le pourquoi et le comment de toutes choses, et menant de front la con-

struction d'une vaste usine, d'une maison d'habitation avec jardin et dépendances, de bâtiments d'exploitation, de hangars, de digues, ponts et chaussées, enfin un établissement magnifique. Durant son absence, les gens d'affaires avaient traité pour lui de l'acquisition du local, sans qu'il parût sans mêler. Il a acheté cher; aussi a-t-on cru tout d'abord qu'il n'entendait rien aux affaires et qu'il venait *se couler* ici. On s'est moqué de lui encore plus, quand il a augmenté le prix de la journée des ouvriers; et quand, pour amener le conseil municipal à lui laisser diriger comme il l'entendrait le cours de la rivière, il

s'est engagé à faire une route qui lui a coûté énormément, on a dit : cet homme est fou ; l'ardeur de ses projets le ruinera. Mais, en définitive, je le crois aussi sage qu'un autre, et je gage qu'il réussira à bien placer sa demeure et son argent. La rivière l'a beaucoup contrarié l'automne dernier, mais, par fortune, elle a été fort tranquille ce printemps, et il aura le temps d'achever ses travaux avant le retours des pluies, si nous n'avons pas d'orages extraordinaires durant le cours de l'été. Il fait les choses en grand et y met plus d'argent qu'il n'est besoin, c'est la vérité ; mais s'il a la passion d'achever vite ce qu'il a

une fois entrepris, et qu'il ait le moyen et la volonté de payer cher la sueur du pauvre travailleur, où est le mal ? Il me semble que c'est un grand bien, au contraire, et qu'au lieu de taxer cet homme de cerveau brûlé, comme font les uns, et de spéculateur sournois, comme font les autres, on devrait le remercier d'avoir apporté à notre pays les bienfaits de l'activité industrielle. J'ai dit ! que la partie adverse s'explique à son tour. »



LA VISION.

IV.

Avant que le paysan, qui continuait à ronger son pain d'un air soucieux, se fût préparé à répondre, le jeune homme dit avec effusion à mon-

sieur Antoine qu'il le remerciait de son récit et de la loyauté de son interprétation. Sans avouer qu'il tenait de près ou de loin à monsieur Cardonnet, il se montra touché de la manière dont le comte de Châteaubrun jugeait son caractère, et il ajouta :

« Oui, Monsieur, je crois qu'en cherchant le bon côté des choses, on est plus souvent dans le vrai qu'en faisant le contraire. Un spéculateur effréné montrerait de la parcimonie dans les détails de son entreprise, et c'est alors qu'on serait en droit de suspecter sa moralité. Mais quand on voit un homme actif et intelligent rétribuer largement le travail…

— Un instant, s'il vous plaît, interrompit le paysan ; vous êtes de braves gens et de bons cœurs, je veux le croire de ce jeune monsieur, comme j'en suis sûr de votre part, monsieur Antoine. Mais, sans vous offenser, je vous dirai que vous n'y voyez pas plus loin que le bout de votre nez. Écoutez-moi. Je suppose que j'ai beaucoup d'argent à placer, avec l'intention, non pas d'en tirer seulement un intérêt honnête et raisonnable, comme c'est permis à tout le monde, mais de doubler et de tribler mon capital en peu d'années. Je ne serai pas si sot que de dire mon intention aux gens que je suis forcé de ruiner. Je

commencerai donc par les amadouer, par me montrer généreux, et, pour ôter toutes les méfiances, par me faire passer, au besoin, pour prodigue et sans cervelle. Cela fait, je tiens mes dupes ; j'ai sacrifié cent mille francs, je suppose, à ces petites amorces. Cent mille francs, c'est beaucoup dire pour le pays ! et, pour moi, si j'ai plusieurs millions, ce n'est que le pot-de-vin de mon affaire. Tout le monde m'aime, bien quequelques uns se moquent de ma simplicité ; le plus grand nombre me plaint et m'estime. Personne ne se sauvegarde. Le temps marche vite, et mon cerveau encore plus ; j'ai jeté la nasse, tous les pois-

sons y mordent. D'abord les petits, le fretin qui est avalé sans qu'on s'en aperçoive, ensuite les gros, jusqu'à ce que tout y passe!

— Et que veux-tu dire avec toutes tes métaphores? dit monsieur Antoine en haussant les épaules. Si tu continues à parler par figures, je vais m'endormir. Allons, dépêche, il se fait tard.

— Ce que je dis est bien clair, reprit le paysan. Une fois que j'ai ruiné toutes les petites industries qui me faisaient concurrence, je deviens un seigneur plus puissant que ne l'étaient vos pères avant la révolution, monsieur Antoine! Je gouverne au-

dessus des lois, et, tandis que pour la moindre peccadille je fais coffrer un pauvre diable, je me permets tout ce qui me plaît et m'accommode. Je prends le bien d'un chacun (filles et femmes par-dessus le marché, si c'est mon goût), je suis le maître des affaires et des subsistances de tout un département. Par mon talent, j'ai mis les denrées un peu au rabais; mais, quand tout est dans mes mains, j'élève les prix à ma guise, et dès que je peux le faire sans danger, j'accapare et j'affame. Et puis, c'est peu de chose que tuer la concurrence : je deviens bientôt le maître de l'argent qui est la clef de tout. Je fais la ban-

que en dessous main, en petit et en grand ; je rends tant de services, que je suis le créancier de tout le monde, et que tout le monde m'appartient. On s'aperçoit qu'on ne m'aime plus, mais on voit qu'il faut me craindre, et les plus puissants eux-mêmes me ménagent, tandis que les petits tremblent et soupirent autour de moi. Cependant, comme j'ai de l'esprit et de la science, je fais le grand de temps à autre. Je sauve quelques familles, je concours à quelque établissement de charité. C'est une manière de graisser la roue de ma fortune, qui n'en court que plus vite : car on en revient à m'aimer un peu.

Je ne passe plus pour bon et niais, mais pour juste et grand. Depuis le préfet du département jusqu'au curé du village, et depuis le curé jusqu'au mendiant, tout est dans le creux de ma main; mais tout le pays souffre et nul n'en voit la cause. Aucune autre fortune que la mienne ne s'élevera, et toute petite condition sera amoindrie, parce que j'aurai tari toutes les sources d'aisance, j'aurai fait renchérir les denrées nécessaires et baisser les denrées de superflu, au contraire de ce qui devrait être. Le marchand s'en trouvera mal et le consommateur aussi. Moi, je m'en trouverai bien, puisque je serai, par

ma richesse, la seule ressource des uns et des autres. Et l'on dira enfin : Que se passe-t-il donc? les petits fournisseurs sont à découvert, et les petits acheteurs sont à sec. Nous avons plus de jolies maisons et plus de beaux habits sous les yeux que par le passé, et tout cela coûte, dit-on, moins cher; mais nous n'avons plus le sou dans la poche. On nous a donné une fièvre de paraître, et les dettes nous rongent. Ce n'est pas pourtant monsieur Cardonnet qui a voulu tout cela, car il fait du bien, et, sans lui, nous serions tous perdus. Dépêchons-nous de servir monsieur Cardonnet : qu'il soit maire, qu'il soit préfet, qu'il

soit député, ministre, roi, si c'est possible, et le pays est sauvé !

« Voilà, messieurs, comment je me ferais porter sur le dos des autres si j'étais monsieur Cardonnet, et comment je suis sûr que monsieur Cardonnet compte faire. A présent, dites que j'ai tort de le voir d'un mauvais œil, que je suis un prophète de malheur, et qu'il n'arrivera rien de ce que j'annonce. Dieu vous fasse dire vrai ! mais, moi, je sens la grêle venir de loin ; et il n'y a qu'un espoir qui me soutienne : c'est que la rivière sera moins sotte que les gens, qu'elle ne se laissera pas brider par les belles mécaniques qu'on lui passe aux dents,

et qu'un de ces matins, elle donnera aux usines de monsieur Cardonnet un coup de reins qui le dégoûtera de jouer avec elle, et l'engagera à aller porter ailleurs ses capitaux et leur conséquence. Maintenant, j'ai dit, moi aussi. Si j'ai porté un jugement téméraire, que Dieu qui m'a entendu me pardonne ! »

Le paysan avait parlé avec une grande animation. Le feu de la pénétration jaillissait de ses yeux clairs, et un sourire d'indignation douloureuse errait sur ses lèvres mobiles. Le voyageur examinait cette figure accentuée, assombrie par une épaisse barbe grisonnante, flétrie

par la fatigue, les injures de l'air, peut-être aussi par le chagrin, et, malgré la souffrance que lui faisait éprouver son langage, il ne pouvait se défendre de le trouver beau, et d'admirer, dans sa facilité à exprimer rudement ses pensées, une sorte d'éloquence naturelle empreinte de franchise et d'amour de la justice : car si ses paroles, dont nous n'avons pas rendu toute la rusticité, étaient simples et parfois vulgaires, son geste était énergique, et l'accent de sa voix commandait l'attention. Une profonde tristesse s'était emparée des auditeurs, tandis qu'il esquissait sans art et sans ménagement la peinture

du riche persévérant et insensible. Le vin n'avait fait aucun effet sur lui, et chaque fois qu'il levait les yeux sur le jeune homme, il semblait plonger dans son sein et lui adresser un sévère interrogatoire. Monsieur Antoine, un peu affaissé sous le poids du breuvage, n'avait pourtant rien perdu de son discours, et, subissant, comme de coutume, l'ascendant de cette âme plus ferme que la sienne, il laissait échapper, de temps en temps, un profond soupir.

Quand le paysan se tut :

« Que Dieu te pardonne, en effet, si tu juges mal, ami, dit-il en éle-

vant son verre comme une offrande à la Divinité ; et si tu devines juste, que la Providence veuille détourner un tel fléau de la tête des pauvres et des faibles !

— Monsieur de Châteaubrun, écoutez-moi, et vous aussi, mon ami, s'écria le jeune homme en prenant de chaque main les mains de ses hôtes : Dieu, qui entend toutes les paroles des hommes et qui lit leurs sentiments au fond de leurs cœurs, sait que ces maux ne sont pas à craindre, et que vos appréhensions sont des chimères. Je connais l'homme dont vous parlez, je le connais beaucoup ; et quoique sa

figure soit froide, son caractère obstiné, son intelligence active et puissante, je vous réponds de la loyauté de ses intentions et du noble emploi qu'il saura faire de sa fortune. Il y a quelque chose d'effrayant, j'en conviens, dans la fermeté de sa volonté, et je ne m'étonne pas que son air inflexible vous ait donné une sorte de vertige, comme si un être surnaturel était apparu au milieu de vos campagnes paisibles; mais cette force d'âme est basée sur des principes religieux et moraux qui font de lui, sinon le plus doux et le plus affable des hommes, du moins le plus stricte-

ment juste et le plus royalement généreux.

— Eh bien, tant mieux, nom d'une bombe! répondit le châtelain en choquant son verre contre celui du paysan. Je bois à sa santé, et je suis heureux d'avoir à estimer un homme, quand j'étais sur le point de le maudire. Allons, toi, ne fais pas l'entêté, et crois ce brave jeune homme qui parle comme un livre et qui en sait plus long que toi et moi. Puisqu'il te dit qu'il connaît Cardonnet! qu'il le connaît beaucoup, là! que veux-tu de mieux? Il nous répond de lui. Donc, nous pouvons être tranquilles.

« Sur ce, mes amis, allons nous coucher, ajouta le châtelain, enchanté d'accepter, pour un homme qu'il connaissait peu, la caution d'un homme qu'il ne connaissait pas du tout, et dont il ne savait pas seulement le nom ; voilà onze heures qui sonnent, et c'est une heure indue.

— Je vais prendre congé de vous, dit le voyageur, et me retirer, en vous demandant la permission de venir bientôt vous remercier de vos bontés.

— Vous ne partirez pas ce soir, s'écria monsieur Antoine, c'est impossible, il pleut à verse, les chemins sont *perdus*, et on n'y voit

pas à ses pieds. Si vous vous obstinez à partir, je veux ne jamais vous revoir.

Il insista si bien, et l'orage était tellement déchaîné en effet, que force fut au jeune homme d'accepter l'hospitalité.

Sylvain Charasson, c'était le nom du page de Châteaubrun, apporta une lanterne, et monsieur Antoine, prenant le bras du voyageur, le guida, à travers les décombres de son manoir, à la recherche d'une chambre.

Le pavillon carré était occupé à tous les étages par la famille de Châteaubrun; mais, outre ce petit

corps de logis resté debout et fraîchement restauré, il y avait, de l'autre côté du préau, une immense tour, la plus ancienne, la plus haute, la plus épaisse, la plus impossible à détruire qui fût dans tout le domaine, les salles superposées qui la remplissaient étant voûtées en pierres encore plus solidement que le pavillon carré. La bande noire, qui, plusieurs années auparavant, avait acheté ce château pour le démolir, et qui en avait emporté tout le bois et tout le fer, jusqu'au moindre gond de porte, n'avait pas eu besoin d'effondrer l'intérieur des premiers étages, et monsieur Antoine en avait

fait nettoyer et clore un, pour les rares occasions où il pouvait exercer l'hospitalité. Ç'avait été pour le bonhomme une grande magnificence que de faire placer des portes et des fenêtres, un lit et quelques chaises dans cet appartement qui n'était pas nécessaire aux besoins de sa famille. Il avait fait joyeusement cet effort en disant à Janille : « Ce n'est pas tout d'être bien, il faut songer à pouvoir héberger honnêtement son prochain. » Et pourtant, lorsque le jeune homme entra dans cet affreux donjon féodal, et qu'il se trouva comme étouffé dans une geôle, son cœur se serra, et il eût volontiers suivi le

paysan, qui allait, par goût et par habitude, dormir sur la litière fraîche avec Sylvain Charasson. Mais monsieur Antoine était si fier et si content de pouvoir faire les honneurs d'une *chambre d'amis*, en dépit de sa détresse, que le jeune hôte crut devoir accepter pour gîte une des sinistres prisons du moyen-âge.

Il y avait pourtant bon feu dans la vaste cheminée, et le lit, composé d'un gros plumetis posé sur un énorme sommier de balle d'avoine, n'était nullement à dédaigner. Tout était pauvre et propre. Le jeune garçon eut bientôt chassé les tristes pensées qui assiègent tout voyageur abrité

dans un lieu semblable, et, malgré les roulements de la foudre, le cri des oiseaux de nuit, le bruit du vent et de la pluie qui ébranlaient ses fenêtres, tandis que les rats livraient de plus furieux assauts au bois de sa porte, il nc tarda pas à s'endormir profondément.

Pourtant son sommeil fut agité de rêves bizarres, et même il eut une sorte de cauchemar aux approches du jour, comme s'il était impossible de passer la nuit dans un lieu souillé des crimes mystérieux de la féodalité, sans y être en proie à des visions pénibles. Il lui sembla voir entrer monsieur Cardonnet, et,

comme il s'efforçait de sauter à bas de son lit, pour courir à sa rencontre, le fantôme lui fit un signe impérieux pour qu'il eût à ne pas bouger; puis venant à lui d'un air impassible, il lui monta sur la poitrine sans répondre un seul mot à ses plaintes, et sans témoigner par aucune expression de son visage de pierre qu'il fût sensible à l'agonie qu'il lui faisait endurer.

Accablé sous ce poids formidable, le dormeur s'agita en vain pendant un espace de temps qui lui parut un siècle, et il était saisi du râle de l'agonie lorsqu'il parvint à se réveiller. Mais, bien que le jour

commençât à poindre, et qu'il vît distinctement l'intérieur de la tour, il demeura tellement sous l'impression de son rêve, qu'il croyait encore voir la figure inflexible devant ses yeux, et sentir le poids d'un corps lourd comme une montagne d'airain sur sa poitrine défaillante et brisée. Il se leva et fit plusieurs fois le tour de la chambre avant de se remettre au lit : car, malgré son dessein de partir de bonne heure, il éprouvait un accablement invincible. Mais à peine ses yeux se furent-ils refermés que le spectre reprit sa résolution de l'étouffer, jusqu'à ce que, se sentant près d'expirer, le

jeune homme s'écria d'une voix entrecoupée : Mon père! ô mon père! que vous ai-je donc fait, et pourquoi avez-vous résolu d'être le meurtrier de votre fils?

Le son de sa propre voix le réveilla, et, se voyant de nouveau poursuivi par l'apparition, il courut ouvrir sa fenêtre. Dès que la fraîcheur de l'air pénétra dans cette pièce basse, dont l'atmosphère avait quelque chose de léthargique, l'hallucination se dissipa, et il s'habilla en toute hâte afin de fuir un lieu où il venait d'être le jouet d'une si cruelle fantaisie. Mais malgré les efforts qu'il fit pour s'en distraire,

il resta sous le poids d'une sorte d'anxiété douloureuse, et la *chambre d'amis* de Châteaubrun lui parut plus sépulcrale que la veille. Le jour gris et sombre qui se levait lui permit enfin de voir par sa fenêtre l'ensemble du château.

Ce n'était littéralement qu'un amas de ruines, vestiges encore grandioses d'une demeure seigneuriale bâtie à diverses époques. Le préau, rempli d'herbes touffues, où le peu de mouvement d'une famille réduite au strict nécessaire avait tracé seulement deux ou trois petits sentiers pour circuler de la grande tour à la petite, et du puits à la porte

principale, était bordé en face de lui de murailles écroulées, où l'on reconnaissait la base et l'emplacement de plusieurs constructions, et entre autres d'une chapelle élégante dont le fronton, orné d'une jolie rosace festonnée de lierre, était encore debout. Au fond de la cour, dont un grand puits formait le centre, s'élevait la carcasse démantelée de ce qui avait été le corps de logis principal, la véritable habitation des seigneurs de Châteaubrun depuis le temps de François Ier jusqu'à la révolution. Cet édifice, jadis somptueux, n'était plus qu'un squelette sans forme, mis à jour de toutes parts, un pêle-mêle

bizarre que l'écroulement des compartiments intérieurs faisait paraître d'une élévation démesurée. Les tours qui avaient servi de cages aux élégantes spirales d'escaliers, les grandes salles peintes à fresque, les admirables chambranles de cheminée sculptés dans la pierre, rien n'avait été respecté par le marteau du démolisseur, et quelques vestiges de cette splendeur, qu'on n'avait pu atteindre pour les détruire, quelques restes de frises richement ornées, quelques guirlandes de feuillages dues au ciseau des habiles artisans de la renaissance, jusqu'à des écussons aux armes de France traversées par le bâton

de bâtardise, tout cela taillé dans une belle pierre blanche que le temps n'avait encore pu ternir, offrait le triste spectacle d'une œuvre d'art, sacrifiée sans remords à la brutale loi d'une brusque nécessité.

Quand le jeune Cardonnet reporta ses regards sur le petit pavillon habité désormais par le dernier rejeton d'une illustre et opulente famille, il se sentit pénétré de compassion en songeant qu'il y avait là une jeune fille dont l'aïeule avait eu des pages, des vassaux, des meutes, des chevaux de luxe, tandis que, désormais, cette héritière d'une ruine effrayante à voir, allait peut-être, comme la

princesse Nausicaa, laver elle-même son linge à la fontaine.

Au moment où il faisait cette réflexion, il vit, au dernier étage de la tour carrée, une petite fenêtre ronde s'ouvrir doucement, et une tête de femme, portée par le plus beau cou qui se puisse imaginer, se pencher comme pour parler à quelqu'un dans le préau. Emile Cardonnet, quoiqu'il appartînt à une génération de myopes, avait la vue excellente, et la distance n'était pas assez grande pour ne pas lui permettre de distinguer les traits de cette gracieuse tête blonde, dont le vent faisait voltiger la chevelure un peu en désordre.

Elle lui parut ce qu'elle était en effet, une tête d'ange, parée de toute la fraîcheur de la jeunesse, douce et noble en même temps. Le son de la voix qui se fit entendre était plein de charmes, et la prononciation avait une distinction remarquable.

— Jean, disait-elle, il a donc plu toute la nuit? Voyez comme la cour est remplie d'eau? De ma fenêtre je vois tous les prés comme des étangs.

— C'est un déluge, ma chère enfant, répondit d'en bas le paysan, qui paraissait l'ami intime de la famille, une vraie trombe d'eau! je ne sais pas si le gros de la nuée a crevé

ici ou ailleurs, mais jamais je n'ai vu la fontaine si remplie.

— Les chemins doivent être abîmés, Jean, et vous ferez bien de rester ici. Mon père est-il éveillé?

— Pas encore, ma Gilberte, mais la mère Janille est déjà sur pied.

— Voulez-vous la prier de monter auprès de moi, mon vieux Jean? J'ai quelque chose à lui demander.

— J'y cours.

La fenêtre se referma sans que la jeune fille eût paru remarquer que celle du voyageur était ouverte, et qu'il était là, occupé à la contempler.

Un instant après, il était dans la

cour, où la pluie avait, en effet, creusé de petits torrents à la place des sentiers, et il trouva dans l'écurie Sylvain Charasson, qui, tout en pansant son cheval et celui de monsieur Antoine, se livrait à des commentaires sur les effets d'une si mauvaise nuit, avec le paysan dont Émile Cardonnet savait enfin le prénom. Cet homme lui avait causé la veille une sorte d'inquiétude indéfinissable, comme s'il eût porté en lui quelque chose de mystérieux et de fatal. Il avait remarqué que monsieur Antoine ne l'avait pas nommé une seule fois, et que, lorsque Janille avait été à diverses reprises au moment de le

faire, il l'avait avertie du regard afin qu'elle eût à s'observer. On l'appelait *ami*, *camarade*, *vieux*, *toi*, et il semblait que son nom fût un secret qu'on ne voulait pas trahir. Quel était donc cet homme qui avait l'extérieur et le langage d'un paysan, et qui, cependant, portait si loin ses sombres prévisions, et si haut sa terrible critique?

Émile s'efforça de lier conversation avec lui, mais ce fut inutile; il avait pris des manières plus réservées encore que la veille, et, lorsqu'il l'interrogea sur les ravages de la tempête, il se contenta de répondre :

— Je vous conseille de ne pas per-

dre de temps pour vous en aller à Gargilesse, si vous voulez encore trouver des ponts pour passer l'eau, car, avant qu'il soit deux heures, il y aura par là une *dribe* de tous les diables.

— Qu'entendez-vous par là? je ne ne comprends pas ce mot.

— Vous ne savez pas ce que c'est qu'une *dribe?* Eh bien, vous le verrez aujourd'hui, et vous ne l'oublierez jamais. Bonjour, Monsieur, partez vite, car il y aura du malheur tantôt chez votre ami Cardonnet.

Et il s'éloigna sans vouloir ajouter un mot de plus.

Saisi d'un vague effroi, Émile se

hâta de seller lui-même son cheval, et, jetant une pièce d'argent à Charasson :

— Mon enfant, lui dit-il, tu diras à ton maître que je pars sans lui faire mes adieux, mais que je reviendrai bientôt le remercier de ses bontés pour moi.

Il franchissait le portail, lorsque Janille accourut pour lui barrer le passage. Elle voulait réveiller monsieur Antoine ; mademoiselle était en train de s'habiller ; le déjeûner serait prêt dans un instant ; les chemins étaient trop mouillés ; la pluie allait recommencer. Le jeune homme se déroba, avec force remerciements

à ses prévenances, et lui fit aussi un cadeau qu'elle parut accepter avec grand plaisir. Mais il n'avait pas atteint le bas de la colline, qu'il entendit derrière lui le bruit d'un cheval dont les pieds larges et solides rasaient le pavé en trottant. C'était Sylvain Charasson, qui, monté à poil sur la jument de monsieur Antoine, et ne se servant pas d'autre bride que d'une corde en licou passée entre les dents de l'animal, le rejoignait à la hâte. — Je vas vous conduire, Monsieur, lui cria-t-il en passant devant lui, mademoiselle Janille dit que vous *vous* péririez, ne connaissant

pas les chemins, et c'est la vraie vérité.

— A la bonne heure, mais prends le plus court, répondit le jeune homme.

Soyez tranquille, reprit le page rustique, et, jouant des sabots, il mit au grand trot l'animal ensellé, dont le gros ventre nourri de foin, sans aucun mélange d'avoine, contrastait avec des flancs maigres et une encolure grêle.

LA DRIBE.

V.

Grâce aux pentes ardues que dominait Châteaubrun, le jeune homme et son nouveau guide purent bientôt gagner la plaine, sans être retar-

dés par aucun torrent considérable. Mais, en passant très vite auprès d'une petite mare pleine jusqu'aux bords, l'enfant dit en jetant de côté un regard de surprise : « La *Font-Margot* toute pleine! Ça veut dire grand dégât dans le pays creux. Nous *peinerons* à passer la rivière. Dépêchons-nous, Monsieur! » Et il fit prendre le galop à sa Monture ! qui, malgré sa mauvaise construction et ses pieds larges et plats, garnis d'une frange de longs poils traînant jusqu'à terre, se dirigeait à travers les aspérités de ce terrain avec une adresse et une sécurité remarquables.

Les vastes plaines de cette région forment de grands plateaux coupés de ravins, qui font de leurs pentes brusques et profondes de véritables montagnes à descendre et à remonter. Après une heure de marche environ, nos voyageurs se trouvèrent en face du vallon de la Gargilesse, et un site enchanteur se déploya devant eux. Le village de Gargilesse, bâti en pain de sucre sur une éminence escarpée, et dominé par sa jolie église et son ancien monastère, semblait surgir du fond des précipices, et, au fond du plus accentué de ces abîmes, l'enfant montrant à Émile de vastes bâtiments tout neufs,

et d'une belle apparence : « Tenez, Monsieur, dit-il, voilà les bâtisses à monsieur Cardonnet. »

C'était la première fois qu'Émile, étudiant en droit à Poitiers, et passant le temps de ses vacances à Paris, pénétrait dans la contrée où son père tentait depuis un an un établissement d'importance. L'aspect de ce lieu lui sembla admirable, et il sut gré à ses parents d'avoir rencontré un site où l'industrie pouvait trouver son compte sans bannir les influences de la poésie.

Il y avait à marcher encore sur le plateau avant d'en atteindre le versant, et d'embrasser d'un seul

coup d'œil tous les détails du paysage. A mesure qu'Émile approchait, il y découvrait de nouvelles beautés, et le couvent-château de Gargilesse, planté fièrement sur le roc au-dessus des usines Cardonnet, semblait être là comme une décoration établie à dessein de couronner l'ensemble. Les flancs du ravin, où s'engouffrait rapidement la petite rivière, étaient tapissés d'une végétation robuste, et le jeune homme qui, malgré lui, laissait un peu absorber son attention par les dehors de son nouvel héritage, remarqua avec satisfaction qu'au milieu de l'abattis nécessaire pour l'établir dans une partie aussi

ombragée, on avait pourtant épargné de magnifiques vieux arbres, qui faisaient le plus bel ornement de l'habitation.

Cette habitation, située un peu en arrière de l'usine, était commode, élégante, simple dans sa richesse, et des rideaux à la plupart des fenêtres annonçaient qu'elle était déjà occupée. Elle était entourée d'un beau jardin relevé en terrasse le long du torrent, et l'on distinguait de loin les vives couleurs des plantes épanouies qui avaient été substituées comme par enchantement aux souches de saules et aux flaques d'eau sablonneuses dont na-

guère ces rives étaient bordées. Le cœur du jeune homme battit bien haut lorsqu'il vit une femme descendre le perron du moderne château, et marcher lentement au milieu de ses fleurs favorites, car c'était sa mère. Il étendit les bras et agita sa casquette pour attirer son attention, mais sans succès. Madame Cardonnet était absorbée par l'examen de ses travaux d'horticulture ; elle n'attendait son fils que dans la soirée.

Sur une plage plus découverte, Emile vit les constructions savantes et compliquées de l'usine, et, au milieu d'un pêle-mêle de matériaux de toutes sortes, remuer une cinquantaine

d'ouvriers affairés, les uns sciant des pierres de taille, les autres préparant le mortier, d'autres équarrissant les poutres, d'autres encore chargeant des charettes traînées par d'énormes chevaux. Comme il fallait, de toute nécessité, descendre au pas le chemin rapide, le petit Charasson put prendre la parole :

« Voilà une mauvaise descente, pas vrai, Monsieur? Tenez bien la guide à votre chevau! Ça serait bien de besoin que monsieur Cardonnet fît un chemin pour amener les gens de chez nous à son *invention* (son usine). Voyez, les belles routes qu'il a faites des autres côtés! et les jolis

ponts! tout en pierres, oui! Avant lui, on se mouillait les pattes en été pour passer l'eau, et en hiver on n'y passait mie. C'est un homme que le pays devrait lui baiser la terre où ce qu'il marche.

— Vous n'êtes donc pas comme votre ami Jean qui dit tant de mal de lui?

— Oh! le Jean, le Jean! il ne faut pas faire grande attention à ce qu'il chante. C'est un homme qui a des *ennuis*, et qui voit tout en mal depuis quelque temps, quoiqu'il ne soit pas méchant homme, au contraire. Mais il n'y a que lui dans le pays qui dise comme ça; tout le monde est

grandement porté pour monsieur Cardonnet. Il n'est pas chiche, celui-là. Il parle un peu dur, il échine un peu l'ouvrier, mais dame ! il paye, faut voir ! et quand on se crèverait à la peine, si on est bien récompensé, on doit être content, pas vrai, Monsieur ? »

Le jeune homme étouffa un soupir. Il ne partageait pas absolument le système de compensations économiques de monsieur Sylvain Charasson, et il ne voyait pas bien clairement, quelqu'envie qu'il eût d'approuver son père, que le salaire pût remplacer la perte de la santé et de la vie.

« Je m'étonne de ne pas le voir sur le dos de ses ouvriers, ajouta naïvement et sans malice le page de Châteaubrun, car il n'a pas coutume de les laisser beaucoup souffler. Ah dame ! c'est un homme qui s'entend à faire avancer l'ouvrage ! Ce n'est pas comme la mère Janille de chez nous, qui braille toujours, et qui ne laisse rien faire aux autres. Lui n'a pas l'air de se remuer, mais on dirait qu'il fait l'ouvrage avec ses yeux. Quand un ouvrier cause, ou quitte sa pioche pour allumer sa pipe, ou fait tant seulement un petit bout de *dormille* sur le midi par *le grand'chaud* : « C'est bien, qu'il dit sans se fâcher;

tu n'es pas à ton aise ici pour fumer ou pour dormir, va-t-en chez toi, tu seras mieux. » Et c'est dit. Il ne l'employe pas pendant huit jours, et, à la seconde fois, c'est pour un mois, et à la troisième, c'est fini à tout jamais. »

Émile soupira encore : il retrouvait dans ces détails la rigoureuse sévérité de son père, et il lui fallait se reporter vers le but présumé de ses efforts pour en accepter les moyens.

« Ah ! pardine, le voilà bien, s'écria l'enfant, en désignant du bras monsieur Cardonnet, dont la haute taille et les vêtements sombres se dessinaient sur l'autre rive. Il regarde

l'eau ; peut-être qu'il craint la dribe, quoiqu'il ait coutume de dire que c'est des bêtises !

— La dribe, c'est donc la crue de l'eau, demanda Émile, qui commençait à comprendre le mot *déribe, dérive*.

— Oui, monsieur, c'est comme une *trompe* (une trombe), qui vient par les grands orages. Mais l'orage est passé, la dribe n'est pas venue, et je crois bien que le Jean aura mal prophétisé. *Stapendant*, Monsieur, voyez comme les eaux sont basses ! c'est presque à sec depuis hier, et c'est mauvais signe. Passons vite, ça peut venir d'une minute à l'autre. »

Ils doublèrent le pas et traversèrent facilement à gué un premier bras du torrent. Mais à un effort que le cheval d'Émile avait fait pour gravir la marge un peu escarpée de la petite île, il avait rompu ses sangles, et il lui fallut mettre pied à terre pour essayer de fixer sa selle. Ce n'était pas facile, et dans sa précipitation à rejoindre ses parents, Émile s'y prit mal ; le nœud qu'il venait de faire coula comme il mettait le pied dans l'étrier, et Charasson fut obligé de couper un bout de la corde qui lui servait de bride pour consolider cette petite réparation. Tout cela prit un certain temps, pendant lequel leur at-

tention fut tout-à-fait détournée du fléau que Sylvain appréhendait. L'îlot était couvert d'une épaisse saulée qui ne leur permettait pas de voir à dix pas autour d'eux.

Tout-à-coup un mugissement semblable au roulement prolongé du tonnerre se fit entendre, arrivant de leur côté avec une rapidité extrême. Émile, se trompant sur la cause de ce bruit, regarda le ciel qui était serein au-dessus de sa tête : mais l'enfant devint pâle comme la mort : « La dribe ! s'écria-t-il, la dribe ! sauvons-nous, Monsieur ! »

Ils traversèrent l'île au galop; mais avant qu'ils fussent sortis de la sau-

lée, des flots d'une eau jaunâtre et couverte d'écume vinrent à leur rencontre, et leurs chevaux en avaient déjà jusqu'au poitrail, lorsqu'ils se trouvèrent en face du torrent gonflé qui se répandait avec fureur sur les terrains environnants.

Émile voulait tenter le passage ; mais son guide s'attachant après lui : « Non, Monsieur, non, s'écria-t-il, il est trop tard. Voyez la force du torrent et les poutres qu'il charrie ! il n'y a ni homme ni bête qui puisse s'en sauver. Laissons les *chevals*, Monsieur, laissons les *chevals*, peut-être qu'ils auront l'esprit d'en sortir ; mais c'est trop risquer pour des chrétiens.

Tenez, au diable ! voilà la passerelle emportée ! Faites comme moi, Monsieur, faites comme moi, ou vous êtes mort ! »

Et Charasson, qui avait déjà de l'eau jusqu'aux épaules, se mit à grimper lestement sur un arbre. Émile voyant à la fureur du torrent qui grossissait d'un pied à chaque seconde, que le courage allait devenir folie, et songeant à sa mère, se décida à suivre l'exemple du petit paysan.

« Pas celui-là, Monsieur, pas celui-là ! cria l'enfant en lui voyant escalader un tremble. C'est trop faible, ça sera emporté comme une paille. Venez auprès de moi, pour l'amour

du bon Dieu, attrapez-vous à mon arbre ! »

Emile reconnaissant la justesse des observations de Sylvain, qui, au milieu de son épouvante, ne perdait ni sa présence d'esprit, ni le bon désir de sauver son prochain, courut au vieux chêne que l'enfant tenait embrassé, et parvint bientôt à se placer non loin de lui sur une forte branche, à quelques pieds au-dessus de l'eau. Mais il leur fallut bientôt céder ce poste à l'élément irrité qui montait toujours ; et, montant de leur côté de branche en branche, ils réussirent à s'en préserver.

Lorsque l'inondation eut atteint

son dernier degré d'intensité, Émile était placé assez haut sur l'arbre qui lui servait de refuge pour voir ce qui se passait dans la vallée. Il se cachait le plus possible dans le feuillage pour n'être pas reconnu de l'habitation, et faisait taire Sylvain qui voulait appeler au secours ; car il craignait de mettre ses parents, et surtout sa mère, dans des transes mortelles, s'ils eussent été avertis de sa présence et de sa situation. Il put apercevoir son père qui, examinant toujours les effets de la *dribe*, se retirait lentement à mesure que l'eau montait dans son jardin et envahissait toute l'usine. Il semblait céder à regret la place à ce

fléau qu'il avait méprisé et qu'il affectait de mépriser encore. Enfin, on le vit distinctement aux fenêtres de sa maison avec madame de Cardonnet, tandis que les ouvriers épars s'étaient enfuis sur la hauteur, abandonnant leurs vestes et les instruments de leur travail dans la vase. Quelques uns, surpris par ce déluge aux premiers étages de l'usine, étaient montés à la hâte sur les toits, et si les plus avisés se réjouissaient intérieurement de gagner à ce désastre la prolongation de leurs travaux lucratifs, la plupart s'abandonnaient à un sentiment naturel de consternation en voyant le résultat de

leurs fatigues perdu ou compromis.

Les pierres, les murs fraîchement crépis, les solives récemment taillées, tout ce qui n'offrait pas une grande résistance flottait au hasard au milieu des tourbillons d'écume; les ponts à peine terminés s'écroulaient séparés des chaussées encore fraîches qui ne pouvaient plus les soutenir; le jardin était à moitié envahi, et l'on voyait les vitrages de la serre, les caisses de fleurs et les brouettes de jardinier voguer rapidement et fuir à travers les arbres.

Tout-à-coup on entendit de grands cris dans l'usine. Un énorme train de bois de construction avait été

poussé avec violence contre les œuvres vives de la machine principale, et le bâtiment, violemment ébranlé, semblait prêt à s'engloutir. Il y avait au moins douze personnes, tant hommes que femmes et enfants, sur le faîte. Tous criaient et pleuraient. Émile sentit une sueur froide le gagner. Indifférent aux périls qu'il courait lui-même si le chêne venait à être déraciné, il s'effrayait du destin de ces familles qu'il voyait s'agiter dans la détresse. Il fut au moment de se précipiter dans l'eau pour voler à leur secours; mais il entendit la voix puissante de son père qui leur criait de son perron, à l'aide d'un

porte-voix : « Ne bougez pas ; le radeau s'achève ; il n'y a pas de danger où vous êtes. » Tel était l'ascendant du maître, que l'on se tint tranquille, et qu'Émile le subit lui-même instinctivement.

De l'autre côté de l'île, c'était un bien autre spectacle de désolation. Les villageois couraient après leurs bestiaux, les femmes après leurs enfants. Des cris perçants portèrent surtout l'inquiétude d'Émile vers un point que la végétation lui cachait ; mais bientôt il vit paraître vers le rivage opposé un homme vigoureux qui emportait un enfant à la nage. Le courant était moins fort de ce

côté qu'en face de l'usine, et néanmoins le nageur luttait avec une peine incroyable, et plusieurs fois la vague le couvrit entièrement.

« J'irai à son aide, j'irai! s'écria Émile ému jusqu'aux larmes, et prêt encore une fois à s'élancer de l'arbre.

— Non, Monsieur, non, cria Charasson en le retenant. Voyez, le voilà qui sort du courant, il est sauvé ; il ne nage plus, il marche dans la vase. Pauvre homme, a-t-il eu de la peine! Mais l'enfant n'est pas mort, il pleure, il crie comme un petit loup-garou. Pauvre innocent, va! ne crie donc plus, te voilà sauvé! Et tiens,

avisez donc, le diable me tortille si ce n'est pas le vieux Jean qui l'a tiré de l'eau ! Oui, Monsieur, oui, c'est le Jean ! En voilà un de courage ! Ah ! voyez à présent comme le père le remercie, comme la mère lui embrasse les jambes, et pourtant elles ne sont guère propres, ses pauvres jambes ! Ah ! Monsieur, le Jean est d'un grand cœur, et il n'y en a pas un pareil dans le monde. S'il nous savait là, il viendrait nous en retirer, vrai ! J'ai envie de l'appeler.

— Gardez-vous-en bien. Nous sommes en sûreté, et lui s'exposerait encore. Oui, je vois que c'est un di-

gne homme. Est-il le parent de cet enfant et de ces gens-là?

— Non, Monsieur, non. C'est les Michaud, c'est des gens et un enfant qui ne lui sont de rien ni à moi non plus : mais quand il y a du malheur quelque part, on peut bien être sûr de voir arriver Jean, et là où personne n'oserait se risquer, il y court, lui, quand même il n'y a rien de rien, pas même un verre de vin à y gagner. Le bon Dieu sait bien pourtant qu'il ne fait pas bon dans ce pays-ci pour Jean, et que ce n'est guère sa place.

— Court-il donc quelque autre danger à Gargilesse que celui de

se noyer comme tout le monde? »

Sylvain ne répondit pas, et parut se reprocher d'en avoir trop dit.

« Voilà l'eau qui baisse un peu, dit-il pour détourner l'attention d'Émile; dans une couple d'heures, nous pourrons peut-être repasser par où nous sommes venus; car du côté de monsieur Cardonnet, il y en a pour six heures au moins. »

Cette perspective n'était pas très riante; néanmoins Émile, qui ne voulait à aucun prix effrayer ses parents, s'y résigna de son mieux. Mais un accident nouveau le fit changer de résolution avant qu'une demi-heure ne se fût écoulée. L'eau se

retirait assez vite des points extrêmes qu'elle avait envahis; et de l'autre côté du lac qu'elle avait formé entre lui et la demeure de son père, il vit passer deux chevaux, l'un entièrement nu, l'autre sellé et bridé, que des ouvriers conduisaient vers l'habitation.

« Nos bêtes, Monsieur, dit Sylvain Charasson; oui, Dieu me bénisse, nos deux bêtes qui se sont sauvées! Ma pauvre jument, je la croyais bien dans la Creuse à cette heure! Ah! monsieur Antoine sera-t-il content, quand je lui ramenerai sa *Lanterne!* Elle aura bien gagné son avoine, et peut-être que Janille

ne lui en refusera pas un picotin. Et votre noire, Monsieur, vous voilà pas fâché de la voir sur terre? Il paraît qu'elle sait nager itout? »

Émile s'avisa rapidement de ce qui allait arriver. Monsieur Cardonnet ne connaissait pas son cheval, à la vérité, puisqu'il l'avait acheté en route; mais on ouvrirait la valise, on ne tarderait pas à reconnaître qu'elle lui appartenait, et la première pensée serait qu'il avait péri. Il se décida bien vite à se faire voir, et, après beaucoup d'efforts pour élever sa voix au dessus de celle du torrent, qui n'était guère apaisée, il réussit à faire savoir aux personnes réfu-

giées sur le toit de l'usine, qu'il était là, et qu'il était urgent d'en informer monsieur et madame Cardonnet. La nouvelle passa de bouche en bouche par les divers points de refuge aussi vite qu'il put le désirer, et bientôt il vit sa mère à la fenêtre, agitant son mouchoir, et son père monté en personne sur un radeau avec deux hommes vigoureux qui se hasardaient vers le courant avec résolution. Emile réussit à les en détourner, leur criant, non sans beaucoup de paroles perdues et maintes fois répétées, qu'il était en sûreté, qu'il fallait attendre encore pour venir à lui, et que le plus pressé était

de délivrer les ouvriers prisonniers dans l'usine. Tout se fit comme il le souhaitait, et quand il n'y eut plus à trembler pour personne, il descendit de l'arbre, se mit à l'eau jusqu'à la ceinture, et s'avança à la rencontre du radeau, soulevant dans ses bras le petit Charasson et l'aidant à ne pas perdre pied. Trois heures après le passage de la trombe, Emile et son guide étaient auprès d'un bon feu. Madame Cardonnet couvrait son fils de caresses et de larmes, et le page de Châteaubrun, choyé comme lui-même, racontait avec emphase le péril qu'ils avaient surmonté.

Emile adorait sa mère. C'était en-

core la plus ardente affection de sa vie. Il ne l'avait pas vue depuis l'époque des vacances, qu'ils avaient passées ensemble à Paris, loin de la contrainte assidue et sèchement réprimandeuse de leur commun maître, monsieur Cardonnet. Tous deux souffraient du joug qui pesait sur eux, et s'entendaient sur ce point sans jamais se l'être avoué. Douce, aimante et faible, madame Cardonnet sentait que son fils avait dans l'esprit une bonne partie de l'énergie et de la fermeté de son époux, avec un cœur généreux et sensible qui lui préparait de grands chagrins, lorsque ces deux caractères fortement

trempés viendraient à se heurter sur les points où leurs sentiments différeraient. Aussi, avait-elle dévoré tous les chagrins de sa vie, attentive à n'en jamais rien révéler à ce fils, qui était son unique bonheur et sa plus chère consolation. Sans être bien pénétrée du droit que son mari avait de la froisser et de l'opprimer sans relâche, elle avait toujours paru accepter sa situation comme une loi de la nature et un précepte religieux. L'obéissance passive, prêchée ainsi d'exemple, était donc devenue une habitude d'instinct chez le jeune Emile, et s'il en eût été autrement, il y avait déjà longtemps que le raison-

nement l'eût conduit à s'y soustraire. Mais en voyant tout plier au moindre signe de la volonté paternelle, et sa mère la première, il n'avait pas encore songé que cela pût et dût être autrement. Cependant le poids de l'atmosphère despotique où il avait vécu, l'avait, dès son enfance, porté à une sorte de mélancolie et de souffrance sans nom, dont il lui arrivait rarement de rechercher la cause. Il est dans la loi de nature que les enfants prennent le contre-pied des leçons qui les froissent; aussi Emile avait-il, de bonne heure, reçu des faits extérieurs une impulsion tout opposée à celle que son père eût voulu lui donner.

Les conséquences de cet antagonisme naturel et inévitable seront suffisamment développées par les faits de cette histoire, sans qu'il soit nécessaire de les expliquer ici.

Après avoir donné à sa mère le temps de se remettre un peu des émotions qu'elle avait éprouvées, Emile suivit son père, qui l'appelait pour venir constater les effets du désastre. Monsieur Cardonnet montrait un calme au-dessus de tous les revers, et quelque contrariété qu'il pût éprouver, il n'en témoignait rien. Il passa en silence au milieu d'une haie de paysans qui étaient venus satisfaire leur curiosité et se donner le

spectacle de son malheur, les uns avec indifférence, quelques autres avec un intérêt sincère, la plupart avec cette satisfaction non avouée, mais irrésistible que le pauvre refoule prudemment , mais qu'il éprouve à coup sûr, lorsqu'il voit la colère des éléments frapper également sur le riche et sur lui. Tous ces villageois avaient perdu quelque chose à l'inondation, l'un une petite récolte de foin, l'autre un coin de potager, un troisième une brebis, quelques poules ou un tas de fagots ; pertes bien minces en réalité, mais aussi graves peut-être relativement que celles du riche industriel. Cepen-

dant, lorsqu'ils virent le désordre de cette belle propriété naguère florissante, ils ne purent se défendre d'un mouvement de consternation, comme si la richesse avait quelque chose de respectable en soi-même, en dépit de la jalousie qu'elle excite.

Monsieur Cardonnet n'attendit pas que l'eau fût complétement retirée pour faire reprendre le travail. Il envoya courir dans les prairies environnantes à la recherche des matériaux emportés par le courant. Il arma ses hommes de pelles et de pioches pour déblayer la vase et les foins entraînés qui obstruaient les abords de l'usine, et quand on put y péné-

trer, il y entra le premier, afin de n'avoir point à s'émouvoir en pure perte des exagérations inspirées aux témoins par la première surprise.

JEAN LE CHARPENTIER.

VI.

« Prenez un crayon, Emile, dit l'industriel à son fils, qui le suivait dans la crainte de quelque danger pour sa personne ; ne faites pas d'er-

reur dans les chiffres que je vais vous dicter... Une... deux... trois roues brisées ici... La cage emportée... le grand moteur endommagé... trois mille... cinq... sept ou huit... Prenons le maximum : c'est le plus sûr en affaires... Ecrivez huit mille francs... La digue rompue?... c'est étrange!.. Ecrivez quinze mille... Il faudra la refaire tout entière en ciment romain... Voilà un angle qui a fléchi... Ecrivez, Emile... Emile, avez-vous écrit?.. »

Pendant une heure, monsieur Cardonnet fit ainsi le devis de ses pertes et de ses prochaines dépenses; et quand son fils fut sommé d'en dresser

le total, il haussa les épaules d'impatience en voyant que, soit distraction soit défaut d'habitude, le jeune homme ne s'en acquittait pas aussi rapidement qu'il l'eût souhaité.

« As-tu fait ? dit-il au bout de deux ou trois minutes d'attente contenue.

— Oui, mon père... cela monte à quatre-vingt mille francs environ.

— Environ ? reprit monsieur Cardonnet en fronçant le sourcil. Qu'est-ce que ce mot là ? »

Et fixant sur lui des yeux animés par une pénétration railleuse :

« Allons, dit-il, je vois que tu es un peu engourdi pour avoir perché sur un arbre. Moi, j'ai fait mon cal-

cul de tête, et je suis fâché d'avoir à te dire qu'il était prêt avant que tu eusses taillé ton crayon. Il y a là pour quatre-vingt-un mille cinq cents francs de déboursés à recommencer.

— C'est beaucoup! dit Emile, en s'efforçant de dissimuler son impatience sous un air sérieux.

— C'est plus de violence que je n'en aurais supposé à ce petit cours d'eau, reprit monsieur Cardonnet avec autant de calme que s'il eût fait l'expertise d'un dommage étranger à sa fortune... mais ça ne sera pas long à réparer. Holà! du monde ici... Voilà un soliveau engagé entre deux

grandes roues, et qu'un reste d'eau fait ballotter... Otez-moi cela bien vite, où mes roues seront cassées. »

On s'empressa d'obéir, mais la besogne était plus difficile qu'elle ne paraissait. Toute la force de la mécanique tendait à peser sur cet obstacle, qui la menaçait de ne pas rompre le premier. Plusieurs hommes s'écorchèrent les mains en pure perte.

« Prenez donc garde de vous blesser ! » s'écriait involontairement Emile, mettant lui-même la main à l'œuvre pour alléger leur peine.

Mais monsieur Cardonnet criait de son côté :

« Tirez ! poussez ! allons donc,

vous avez des bras de filasse! »

La sueur coulait de tous les fronts, et on n'avançait guère.

— Otez-vous tous de là, cria tout-à-coup une voix qu'Emile reconnut aussitôt, et laissez-moi faire... je veux en venir à bout tout seul.

Et Jean, armé d'un levier, dégagea lestement une pierre à laquelle personne ne faisait attention. Puis, avec une dextérité merveilleuse, il donna un mouvement vigoureux au soliveau.

« Doucement, mille diables! cria monsieur Cardonnet, vous allez tout briser.

— Si je casse quelque chose je

le paierai, répondit le paysan avec une brusquerie enjouée. Maintenant, ici deux bons enfants. Allons, ferme !... Courage, mon petit Pierre, c'est bien !... Encore un peu, mon vieux Guillaume !.. Oh ! les bons compagnons !... Bellement ! bellement ! que je retire mon pied, ou tu me l'écraseras, fils du diable ! Ça y est... pousse... n'aie pas peur... je tiens !... »

Et en moins de deux minutes, Jean, dont la présence et la voix semblaient électriser les autres ouvriers, dégagea la machine du corps étranger qui la compromettait.

— Suivez-moi, Jean, dit alors monsieur Cardonnet.

— Pourquoi faire, Monsieur? répliqua le paysan. J'ai assez travaillé comme cela pour aujourd'hui.

— C'est pourquoi je veux que vous veniez boire un verre de mon meilleur vin. Venez, vous dis-je, j'ai à vous parler... Mon fils, allez dire à votre mère qu'elle fasse servir du Malaga sur ma table.

— Votre fils? dit Jean, en regardant Emile avec un peu d'émotion. Si c'est là votre fils, je vous suis, car il m'a l'air d'un bon garçon.

— Oui, mon fils est un bon garçon, Jean, dit monsieur Cardonnet

au paysan, lorsqu'il le vit accepter un verre plein de la main d'Emile. Et vous aussi, vous êtes un bon garçon, et il est temps que vous le prouviez un peu mieux que vous ne faites depuis deux mois.

— Monsieur, faites excuse, répondit Jean en regardant autour de lui d'un air de méfiance; mais je suis trop vieux pour aller à l'école, et je ne suis pas venu ici tout en sueur pour entendre de la morale froide comme du verglas. A votre santé, monsieur Cardonnet; en vous remerciant, vous, jeune homme, à qui j'ai fait de la peine hier soir. Vous ne m'en voulez pas?

— Attendez un instant, dit monsieur Cardonnet : avant de retourner à vos trous de renard, emportez ce pourboire. »

Et il lui tendit une pièce d'or.

« Gardez ça, gardez ça, dit Jean avec humeur, en repoussant la gratification par un mouvement du coude. Je ne suis pas intéressé, vous devez le savoir, et ce n'est pas pour vous faire plaisir que je viens de travailler avec vos charpentiers. C'était tout bonnement pour les empêcher de s'échiner en pure perte. Et puis, on connaît le métier, et ça impatiente de voir les gens s'y prendre tout de travers. J'ai le sang un peu vif, et,

malgré moi, je me suis mêlé de ce qui ne me regardait pas.

— De même que vous vous êtes trouvé où vous ne deviez pas être, reprit M. Cardonnet d'un ton sévère, et avec l'intention évidente d'intimider le hardi paysan. Jean, voici une dernière occasion de nous entendre et de nous connaître; profitez-en, ou vous vous en repentirez. Quand je suis arrivé ici, l'année dernière, j'ai remarqué votre activité, votre intelligence, l'affection que vous portaient tous les ouvriers et tous les habitants de ce village. J'ai eu sur votre probité les meilleurs renseignements, et j'ai résolu de vous mettre

à la tête de mes travaux de charpente ; j'ai offert de doubler pour vous seul le salaire, soit à la journée, soit à la tâche. Vous m'avez répondu par des billevesées, et comme si vous ne me preniez pas pour un homme sérieux.

— Ce n'est pas ça, Monsieur, faites excuse ; je vous ai dit que je n'avais pas besoin de vos travaux, et que j'en avais dans le bourg plus que je n'en pouvais faire.

— Défaite et mensonge ! Vous étiez très mal dans vos affaires, et vous y voilà pire que jamais. Poursuivi pour dettes, vous avez été forcé de quitter votre maison, d'abandon-

ner votre atelier, et de vous cacher dans les montagnes comme un gibier traqué par les chasseurs.

— Quand on se mêle de raisonner, reprit Jean avec hauteur, il faut dire la vérité. Je ne suis pas poursuivi pour dettes comme vous l'entendez, Monsieur. J'ai toujours été un honnête homme et rangé, et si je dois un sou dans le village ou dans les environs, que quelqu'un vienne le dire et lever la main contre moi. Cherchez, vous ne trouverez personne!

— Il y a pourtant trois mandats d'amener contre vous, et, depuis deux mois, les gendarmes sont à

votre poursuite sans pouvoir vous appréhender.

— Et ils y seront tant que je voudrai. Le grand mal, pas vrai, que ces braves gendarmes promènent leurs chevaux sur une rive de la Creuse, tandis que je promène mes jambes sur l'autre! Voilà des gens qui sont bien malades, eux qui sont payés pour prendre l'air et rendre compte de ce qu'ils ne font pas! Ne les plaignez pas tant, monsieur Cardonnet, c'est le gouvernement qui les paye, et le gouvernement est assez riche pour que je lui fasse banqueroute de 1,000 francs... car c'est la vérité, que je suis condamné à payer 1,000

francs ou à aller en prison ! Ça vous étonne, vous, jeune homme, qu'un pauvre diable qui a toujours obligé son prochain, au lieu de lui nuire, soit poursuivi comme un forçat évadé ? Vous n'avez pas encore un mauvais cœur, quoique riche, parce que vous êtes jeune. Eh bien, sachez donc mes fautes. Pour avoir envoyé trois bouteilles de vin de ma vigne à un camarade qui était malade, j'ai été pris par les gabelous comme vendant du vin sans payer les droits, et comme je ne pouvais pas mentir et m'humilier pour obtenir une transaction, comme je soutenais la vérité qui est que je n'avais pas vendu une

goutte de vin, et que, par conséquent, je ne pouvais pas être puni, j'ai été condamné à payer ce qu'ils appellent le minimum, 500 francs d'amende. Excusez, le minimum! 500 francs, le prix de mon travail de l'année pour un cadeau de trois bouteilles de vin! Sans compter que mon pauvre confrère, qui les avait reçues, a été condamné aussi, et c'est ce qui m'a mis le plus en colère. Et comme je ne pouvais pas payer une pareille somme, on a tout saisi, tout pillé, tout vendu chez moi, jusqu'à mes outils de charpentier. Alors, à quoi bon payer patente pour un métier qui ne peut plus vous nourrir? J'ai

cessé de le faire, et, un jour que je travaillais en journée hors de chez moi, autre persécution, querelle avec l'adjoint, où j'ai failli m'oublier et le frapper. Que devenir ? Le pain manquait dans mon bahut ; j'ai pris un fusil et j'ai été tuer un lièvre dans la bruyère. Autrefois, dans ce pays-ci, le braconnage était passé à l'état de coutume et de droit : les anciens seigneurs n'y regardaient pas de près, depuis la révolution ; ils braconnaient même avec nous, quand ça leur faisait plaisir.

— Témoin, monsieur Antoine de Châteaubrun, qui le fait encore, dit

monsieur Cardonnet d'un ton ironique.

— Pourvu qu'il n'aille pas sur vos terres, qu'est-ce que cela vous fait? reprit le paysan irrité. Tant il y a que, pour avoir tué un lièvre au fusil, et pris deux lapins au collet, j'ai été encore pincé et condamné à l'amende et à la prison. Mais je me suis échappé des pattes des gendarmes, comme ils me conduisaient à l'*auberge* du gouvernement ; et, depuis ce temps-là, je vis comme je l'entends, sans vouloir aller tendre mon bras à la chaîne.

— On sait fort bien comment vous vivez, Jean, dit monsieur Cardon-

net. Vous errez nuit et jour, braconnant en tous lieux et en toute saison, ne couchant jamais deux nuits de suite au même endroit, et le plus souvent à la belle étoile; recevant parfois l'hospitalité à Châteaubrun, dont le châtelain a été nourri par votre mère, et que je ne blâme pas de vous assister, mais qui ferait plus sagement, dans vos intérêts, de vous prêcher le travail et une vie régulière. Allons, Jean, c'est assez de paroles inutiles, et vous allez m'écouter. Je prends pitié de votre sort, et je vais vous rendre la liberté et la sécurité, en me portant caution pour vous. Vous en serez quitte pour quel-

ques jours de prison, seulement pour la forme ; je paierai toutes vos amendes, et vous pourrez alors marcher tête levée, est-ce clair ?

— Oh ! vous avez raison, mon père, s'écria Emile ; vous êtes bon, vous êtes juste. Eh bien ! Jean, vous ai-je trompé ?

— Il paraît que vous vous connaissez déjà ? dit monsieur Cardonnet.

— Oui, mon père, répondit Emile avec feu, Jean m'a rendu personnellement service hier soir ; et ce qui m'attache à lui encore plus, c'est que je l'ai vu ce matin exposer sa vie bien sérieusement pour retirer de l'eau un enfant qu'il a sauvé. Jean, acceptez

les services de mon père, et que sa générosité triomphe d'un orgueil mal entendu.

— C'est bien, monsieur Emile, répondit le charpentier, vous aimez votre père, c'est bien. Moi aussi, je respectais le mien ! Mais voyons, monsieur Cardonnet, à quelles conditions ferez-vous tout çà pour moi ?

— Tu travailleras à mes charpentes, répondit l'industriel. Tu en auras la direction.

— Travailler pour votre établissement, qui sera la ruine de tant de gens !

— Non, mais qui fera la fortune de tous mes ouvriers et la tienne.

— Allons, dit Jean ébranlé : si ce n'est pas moi qui fais vos charpentes, d'autres les feront, et je ne pourrai rien empêcher. Je travaillerai donc pour vous jusqu'à concurrence de mille francs. Mais qui me nourrira pendant que je vous paierai ma dette au jour le jour?

— Moi, puisque j'augmenterai d'un tiers le produit de ta journée.

— Un tiers! c'est peu, car il faudra que je m'habille. Je suis tout nu.

— Eh bien! je double; ta journée est de trente sous au prix courant du pays, je te la paye trois francs; tous les jours tu en recevras la moitié,

l'autre moitié étant consacrée à t'acquitter envers moi.

— Soit, ce sera long, j'en aurai au moins pour quatre ans.

— Tu te trompes, pour deux ans juste. J'espère bien que dans deux ans je n'aurai plus rien à bâtir.

— Comment, Monsieur, je travaillerai donc chez vous tous les jours, tous les jours de l'année sans désemparer ?

— Excepté le dimanche.

— Oh ! le dimanche, je le crois bien ! Mais je n'aurai pas un ou deux jours par semaine que je pourrai passer à ma fantaisie ?

— Jean, tu es devenu paresseux,

je le vois. Voilà déjà les fruits du vagabondage.

— Taisez-vous! dit fièrement le charpentier ; paresseux vous-même ! Jamais le Jean n'a été lâche, et ce n'est pas à soixante ans qu'il le deviendra. Mais, voyez-vous, j'ai une idée pour me décider à prendre votre ouvrage. C'est celle de me bâtir une petite maison. Puisqu'on m'a vendu la mienne, j'aime autant en avoir une neuve, faite par moi tout seul, et à mon goût, à mon idée. Voilà pourquoi je veux au moins un jour par semaine.

— C'est ce que je ne souffrirai pas, répondit l'industriel avec roi-

deur. Tu n'auras pas de maison, tu n'auras pas d'outils à toi, tu coucheras chez moi, tu mangeras chez moi, tu ne te serviras que de mes outils, tu...

— En voilà bien assez pour me faire voir que je serai votre propriété et votre esclave. Merci, Monsieur, il n'y a rien de fait. »

Et il se dirigea vers la porte.

Emile trouvait les conditions de son père bien dures ; mais le sort de Jean allait le devenir bien davantage, s'il les refusait. Il essaya de les faire transiger.

« Brave Jean, dit-il en le retenant, réfléchissez, je vous en conjure. Deux

ans sont bientôt passés, et grâce aux petites économies que vous pourrez faire pendant ce temps, d'autant plus, ajouta-t-il en regardant monsieur Cardonnet d'un air à la fois suppliant et ferme, que mon père vous nourrira en sus du salaire convenu.....

— Vrai? dit Jean ému.

— Accordé, répondit monsieur Cardonnet.

— Eh bien! Jean, vos vêtements sont peu de chose, et ma mère et moi nous nous ferons un plaisir de remonter votre garde-robe. Vous aurez donc, au bout de deux ans, mille francs nets; c'est assez pour bâtir

une maison de garçon à votre usage, puisque vous êtes garçon.

— Veuf, Monsieur, dit Jean avec un soupir, et un fils mort au service !

— Au lieu que si tu manges ton salaire chaque semaine, reprit Cardonnet père sans s'émouvoir, tu le gaspilleras, et au bout de l'année, tu n'auras rien bâti et rien conservé.

— Vons prenez trop d'intérêt à moi : qu'est-ce que ça vous fait ?

— Cela me fait que mes travaux, interrompus sans cesse, iront lentement, que je ne t'aurai jamais sous la main, et que dans deux ans, lorsque tu viendras m'offrir la prolonga-

tion de tes services, je n'aurai plus besoin de toi. J'aurai été forcé de confier ton poste à un autre.

—Vous aurez toujours des travaux d'entretien ! Croyez-vous que je veuille vous faire banqueroute ?

— Non, mais j'aimerais mieux ta banqueroute que des retards.

— Ah ! que vous êtes donc pressé de jouir ! Eh bien, voyons, vous me donnerez un seul jour par semaine, et j'aurai des outils à moi.

— Il paraît qu'il tient beaucoup à ce jour de liberté, dit Émile; accordez-le-lui, mon père.

— Je lui accorde le dimanche.

— Et moi je ne l'accepte que pour

me reposer, dit Jean avec indignation ; me prenez-vous pour un païen? Je ne travaille pas le dimanche, monsieur ; ça me porterait malheur, et je ferais de la mauvaise ouvrage pour vous et pour moi.

— Eh bien, mon père vous donnera le lundi...

— Taisez-vous, Émile, point de lundi ! Je n'entends pas cela. Vous ne connaissez pas cet homme. Intelligent et rempli d'inventions parfois heureuses, souvent puériles, il ne s'amuse que quand il peut travailler à des niaiseries à son usage ; il tranche du menuisier, de l'ébéniste, que sais-je ? il est adroit de ses mains ; mais

quand il s'abandonne à ses fantaisies, il devient flâneur, distrait et incapable d'un travail sérieux.

— Il est artiste, mon père ! dit Emile en souriant avec des larmes dans les yeux, ayez un peu de pitié pour le génie ! »

Monsieur Cardonnet regarda son fils d'un air de mépris ; mais Jean, prenant la main du jeune homme : « Mon enfant, dit-il, avec sa familiarité étrange et noble, je ne sais pas si tu me rends justice, ou si tu te moques de moi, mais tu as dit la vérité ! j'ai trop d'esprit d'invention pour le métier qu'on veut que je fasse ici. Quand je travaille chez mes amis du

village, chez monsieur Antoine, chez le curé, chez le maire, ou chez de pauvres gueux comme moi, ils me disent : « Fais comme tu voudras, invente ça toi-même, mon vieux ! suis ton idée, ça sera un peu plus long, mais ça sera bien ! » Et c'est alors que je travaille avec plaisir, oui ! avec tant de plaisir, que je ne compte pas les heures, et que j'y mets une partie des nuits. Ça me fatigue, ça me donne la fièvre, ça me tue quelquefois ! mais j'aime cela, vois-tu, mon garçon, comme d'autres aiment le vin. C'est mon amusement, à moi... Ah ! riez et moquez-vous, monsieur Cardonnet ; eh bien, votre ricanement m'of-

fense, et vous ne m'aurez pas, non, vous ne m'aurez pas, quand même les gendarmes seraient là, et qu'il irait de la guillotine. Me vendre à vous corps et âme pendant deux ans ! Ne faire que ce qui vous plaira, vous voir inventer, et n'avoir pas mon avis ! car si vous me connaissez, je vous connais aussi : je sais comment vous êtes, et qu'il ne se remue pas une cheville chez vous sans que vous l'ayez mesurée. Je serais donc un manœuvre, travaillant à la corvée comme défunt mon père travaillait pour les abbés de Gargilesse ? Non, Dieu me punisse ! je ne vendrai pas mon âme à un travail aussi ennuyeux et aussi

bête. Encore si vous donniez mon jour de récréation et de dédommagement, pour contenter mes anciennes pratiques et moi-même ! mais rien !

— Non, rien, dit monsieur Cardonnet irrité ; car l'amour-propre d'artiste commençait à être en jeu de part et d'autre. Va-t-en, je ne veux pas de toi ; prends ce napoléon, et va te faire pendre ailleurs.

— On ne pend plus, monsieur, répondit Jean en jetant la pièce d'or par terre, et quand même ça se ferait encore, je ne serais pas le premier honnête homme qui aurait passé par les mains du bourreau.

— Emile, dit monsieur Cardon-

net dès qu'il fut sorti, faites monter ici le garde-champêtre, cet homme qui est là sur le perron avec une petite fourche de fer à la main.

— Mon Dieu ! que voulez-vous faire ? dit Emile effrayé.

— Ramener cet homme à la raison, à la bonne conduite, au travail, à la sécurité, au bonheur. Quand il aura passé une nuit en prison, il sera plus traitable, et il me bénira un jour de l'avoir délivré de son démon intérieur.

— Mais, mon père, attenter à la liberté individuelle... Vous ne le pouvez pas...

— Je suis maire depuis ce matin,

et mon devoir est de faire saisir les vagabonds. Obéissez, Emile, ou j'y vais moi-même. »

Emile hésitait encore. M. Cardonnet, incapable de supporter l'ombre de la résistance, le poussa brusquement de devant la porte et alla, en sa qualité de premier magistrat du lieu, donner ordre au garde-champêtre d'arrêter Jean Jappeloup, natif de Gargilesse, charpentier de profession, et actuellement sans domicile avoué.

Cette mission répugnait beaucoup au fonctionnaire rustique, et monsieur Cardonnet lut son hésitation sur sa figure. « Caillaud, dit l'industriel d'un ton absolu, ta destitution avant

huit jours, ou 20 francs de récompense ! — Suffit, monsieur, répondit Caillaud. » Et, brandissant sa pique, il partit d'un pas dégagé.

Il rejoignit le fugitif à deux portées de fusil du village, ce qui ne fut pas difficile, car ce dernier s'en allait lentement, la tête penchée sur sa poitrine et absorbé dans une méditation douloureuse. « Sans ma mauvaise tête, se disait-il, je serais à présent sur le chemin du repos et du bien-être, au lieu qu'il me faut reprendre le collier de misère, errer comme un loup à travers les ronces et les rochers, être souvent à charge à ce pauvre An-

toine, qui est bon, qui m'accueille toujours bien, mais qui est pauvre et qui me donne plus de pain et de vin que je ne peux prendre dans mes lacets de perdrix et de lièvres pour sa table... Et puis, ce qui me fend le cœur, c'est de quitter toujours ce pauvre cher village où je suis né, où j'ai passé toute ma vie, où j'ai tous mes amis et où je ne peux plus entrer que comme un chien affamé qui brave un coup de fusil pour avoir un morceau de pain. Ils sont tous bons pour moi, pourtant les gens d'ici; et, sans la crainte des gendarmes, ils me donneraient asile! »

En rêvant ainsi, Jean entendit la cloche qui sonnait l'*angelus* du soir, et des larmes involontaires coulèrent sur ses joues basanées. « Non, pensa-t-il, il n'y a pas à dix lieues à la ronde une seule cloche qui ait une aussi jolie sonnerie que celle de Gargilesse ! » Un merle chanta auprès de lui dans l'aubépine du buisson. « Tu es bien heureux, toi, lui dit-il, parlant tout haut dans sa rêverie, tu peux nicher là, voler dans tous ces jardins que je connais si bien, et te nourrir des fruits de tout le monde, sans qu'on te dresse procès-verbal.

— Procès-verbal ? c'est ça, dit une

voix derrière lui ; je vous arrête au nom de la loi ! »

Et Caillaud lui mit la main au collet.

L'ARRESTATION.

VII.

« Toi? toi! Caillaud, dit le charpentier stupéfait, avec le même accent que dut avoir César en se sentant frappé par Brutus.

— Oui, moi-même, garde champêtre. Au nom de la loi! cria Caillaud de toutes ses forces pour être entendu aux environs, s'il se trouvait là quelque témoin; et il ajouta tout bas : — Échappez-vous, père Jean. Allons, repoussez-moi, et jouez des jambes.

— Que je fasse de la résistance pour mieux embrouiller mes affaires? Non, Caillaud, ça serait pire pour moi. Mais comment as-tu pu te décider à faire l'office de gendarme, pour arrêter l'ami de ta famille, ton parrain, malheureux?

— Aussi, je ne vous arrête pas, mon parrain, dit Caillaud à voix

basse..... Allons, suivez-moi, ou j'appelle main-forte! cria-t-il de tous ses poumons..... Allons donc! reprit-il à la sourdine, filez, père Jean; faites mine de me donner un renfoncement, je vas me laisser tomber par terre.

— Non, mon pauvre Caillaud, ça te ferait perdre ton emploi, ou tout au moins tu passerais pour un capon et une poule mouillée. Puisque tu as eu le cœur d'accepter la commission, il faut aller jusqu'au bout. Je vois bien qu'on t'a menacé, qu'on t'a forcé la main; ça m'étonne bien que monsieur Jarige ait pu se décider à me faire ce tort-là.

— Mais ça n'est plus monsieur Jarige qui est maire; c'est monsieur Cardonnet.

— Alors, j'entends, et ça me donne envie de te battre pour t'apprendre à n'avoir pas donné ta démission tout de suite.

— Vous avez raison, père Jean, dit Caillaud navré, je m'en vais la donner. C'est le mieux. Allez-vous-en!

— Qu'il s'en aille! et toi... garde ta place, dit Émile Cardonnet sortant de derrière un buisson. Tiens, mon camarade, tombe, puisque tu veux tomber, ajouta-t-il en lui passant adroitement la jambe à la ma-

nière des écoliers, et si l'on te demande qui est l'auteur de ce guet-apens, tu diras à mon père que c'est son fils.

— Ah ! la farce est bonne, dit Caillaud en se frottant le genou, et si votre papa vous fait mettre en prison, ça ne me regarde pas. Vous m'avez fait tomber un peu durement, pas moins, et j'aurais autant aimé que ça se fût trouvé sur l'herbe. Eh bien ! est-il parti, ce vieux fou de Jean ?

— Pas encore, dit Jean qui avait gravi une éminence, et qui se tenait à portée de prendre les devants. Merci, monsieur Émile, je n'oublierai pas,

car je me serais soumis à mon sort, si la loi seule s'en était mêlée; mais, depuis que je sais que c'est une trahison de votre père, j'aimerais mieux me jeter dans la rivière la tête en avant, que de céder à un homme si méchant et si faux. Quant à vous, vous méritiez de sortir d'une meilleure souche ; vous avez du cœur, et aussi longtemps que je vivrai...

— Va-t'en, répondit Émile en s'approchant de lui, et garde-toi bien de me parler mal de mon père. J'ai bien des choses à te dire, moi, mais ce n'est pas le moment. Veux-tu être à Châteaubrun demain soir?

— Oui, Monsieur. Prenez des précautions pour ne pas vous faire suivre, et ne me demandez pas trop haut à la porte. Allons, grâce à vous, j'ai encore les étoiles sur la tête, et je n'en suis pas mécontent. »

Il partit comme un trait; et Émile, en se retournant, vit Caillaud couché tout de son long par terre, comme s'il se fût évanoui.

« Eh bien? qu'y a-t-il! lui demanda le jeune homme effrayé; vous aurais-je blessé réellement? souffrez-vous?

— Ça ne va pas mal, Monsieur, répondit le rusé villageois; mais vous voyez bien qu'il faut que quel-

qu'un vienne me relever, pour que j'aie l'air d'avoir été battu.

— C'est inutile, je me charge de tout, dit Émile. Lève-toi, et va-t'en dire à mon père que je me suis opposé de force ouverte à l'arrestation de Jean. Je te suis de près, et le reste est mon affaire.

— Au contraire, Monsieur, passez le premier. Il faut que je m'en aille en clopant; car si je me mets à courir pour raconter que vous m'avez cassé les deux jambes, et que j'ai supporté ça patiemment, votre papa ne me croira pas, et je serai destitué.

— Donne-moi le bras, appuie-toi

sur moi, et nous arriverons ensemble, dit Émile.

— C'est ça, Monsieur. Aidez-moi un peu. Pas si vite! Diable! j'ai le corps tout brisé.

— Tout de bon? mais j'en serais désespéré, mon camarade.

—Eh non, Monsieur, ça n'est rien du tout; mais c'est comme ça qu'il faut dire.

— Qu'est-ce que cela signifie? dit sévèrement monsieur Cardonnet en voyant arriver le garde-champêtre appuyé sur Emile. Jean a fait de la résistance; tu t'es laissé assommer comme un imbécile, et le délinquant s'est échappé.

— Faites excuse, Monsieur, le délinquant n'a rien fait, le pauvre homme ; c'est monsieur votre garçon que voilà, qui, en passant près de moi, m'a poussé sans le faire exprès, et au moment où je mettais la main sur mon homme, *baoun!* voilà que j'ai roulé plus de cinquante pieds, la tête en bas, sur les rochers. Ce pauvre cher monsieur en a eu bien du chagrin, et il a couru pour m'empêcher de tomber dans la rivière, sans quoi j'allais boire un coup, bien sûr ! Mais qui a été bien content ? c'est le père Jappeloup, qui s'est ensauvé, pendant que je restais là, tout *essoti* et ne pouvant remuer ni pieds ni pattes

pour courir après lui. Si c'était un effet de votre bonté de me faire donner un doigt de vin, ça me serait rudement bon ; car je crois bien que j'ai l'estomac décroché. »

Emile, en reconnaissant que ce paysan, à l'air simple et patelin, avait beaucoup plus d'esprit que lui pour mentir et arranger toutes choses pour la meilleure fin, hésita s'il n'accepterait pas l'issue qu'il donnait à son aventure. Mais il lut bien vite dans les yeux perçants de son père, que ce dernier ne se paierait pas d'une assertion tacite, et que, pour le persuader, il faudrait avoir

la même dose d'effronterie que maître Caillaud.

« Quelle est cette sotte et incroyable histoire ! dit monsieur Cardonnet en fronçant le sourcil. Depuis quand mon fils est-il si fort, si brutal et si pressé de suivre le même chemin que toi ? Si tu te tiens si mal sur les jambes, qu'un coup de coude te fasse trébucher et rouler comme un sac, c'est que tu es ivre apparemment ! Dites la vérité, Emile ; Jean Jappeloup a battu cet homme, peut-être l'a-t-il poussé dans le ravin, et vous, qui souriez comme un enfant que vous êtes, vous avez trouvé cela plaisant, et tout en courant à l'aide du niais

que voici, vous avez consenti à prendre sur votre compte une prétendue inadvertance? C'est cela? n'est-ce pas?

— Non, mon père, ce n'est pas cela, dit Emile avec résolution. Je suis un enfant, il est vrai; c'est pour cela qu'il peut entrer un peu de malice dans ma légèreté. Que Caillaud pense ce qu'il voudra de ma manière de renverser les gens en passant trop près d'eux; si je l'ai blessé, je suis prêt à lui en demander excuse et à l'indemniser. En attendant, permettez-moi de l'envoyer à votre femme de charge, pour qu'elle lui administre le cordial qu'il réclame; et quand nous serons

seuls, je vous dirai franchement comment il m'est arrivé de faire cette sottise.

— Allez, conduisez-le à l'office, dit monsieur Cardonnet, et revenez tout de suite.

— Ah ! monsieur Emile, dit Caillaud au jeune homme en descendant à l'office, je ne vous ai pas vendu, n'allez pas me trahir, au moins !

— Sois tranquille, bois sans perdre l'esprit, répondit le jeune homme, et sois sûr qu'il n'y aura que moi de compromis.

— Et pourquoi, diable, voulez-vous donc vous accuser ? ça serait, pardonnez-moi, une grande bêtise.

Vous ne pensez donc pas qu'il y va de la prison, pour avoir contrarié et maltraité un fonctionnaire public dans l'exercice de ses fonctions ?

— Cela me regarde, soutiens ton dire, puisque tu as su très bien arranger les choses ; mais j'expliquerai mes intentions comme il me conviendra.

— Tenez, vous, vous avez trop bon cœur, dit Caillaud stupéfait ; vous n'aurez jamais la tête de votre père !

— Eh bien, Emile, dit monsieur Cardonnet, que son fils trouva marchant avec agitation dans son cabi-

net, m'expliquerez-vous cette inconcevable aventure?

— Mon père, je suis le seul coupable, répondit le jeune homme avec fermeté. Que tout votre mécontentement et tous les résultats de ma faute retombent sur moi. Je vous atteste sur mon honneur que Jean Jappeloup se laissait arrêter sans la moindre résistance, lorsque j'ai poussé rudement le garde pour le faire tomber, et cela je l'ai fait exprès.

— Fort bien, dit froidement monsieur Cardonnet qui voulait savoir toute la vérité; et le balourd s'est laissé choir; il a lâché sa prise, et

pourtant, quoiqu'il mente à présent, il s'est fort bien aperçu que ce n'était pas une maladresse, mais un parti pris de votre part ?

—Cet homme n'a rien compris à mon action, reprit Emile ; il a été désarmé et renversé par surprise ; je crois même qu'il a été un peu meurtri en tombant.

— Et vous lui avez laissé croire que c'était une distraction de votre part, j'espère !

— Qu'importe ce que cet homme pense de mes intentions, et ce qui se passe au fond de sa pensée ! Votre magistrature s'arrête au seuil de la

conscience, mon père, et vous ne pouvez juger que les faits.

— Est-ce mon fils qui me parle de la sorte ?

— Non, mon père c'est votre administré, le délinquant que vous avez à juger et à punir. Quand vous m'interrogerez sur mon propre compte, je vous répondrai comme je le dois. Mais il s'agit ici du pauvre diable qui vit de son modeste emploi. Il vous est soumis, il vous craint, et si vous lui ordonnez de me conduire en prison, il est prêt à le faire.

— Emile, vous me faites pitié. Laissons là ce garde champêtre et ses contusions. Je lui pardonne, et je

vous autorise à lui faire un bon présent pour qu'il se taise, car je ne suis pas d'avis de vous faire débuter dans ce pays-ci par un scandale ridicule. Mais voudrez-vous bien m'expliquer pourquoi vous semblez provoquer un drame burlesque en police correctionnelle ? Quelle est cette aventure où vous jouez le rôle de don Quichotte, en prenant Caillaud pour votre Sancho-Pança ? Où alliez-vous si vite, lorsque vous vous êtes trouvé présent à l'arrestation du charpentier ? Quelle fantaisie vous a prise de soustraire cet homme à la main de la justice et aux intentions bienveillantes que j'avais à son égard ? Etes-vous devenu

fou depuis six mois que nous ne nous sommes vus ? Avez-vous fait vœu de chevalerie, ou avez-vous l'intention de contrarier mes desseins et de me braver ? Répondez sérieusement si vous le pouvez, car c'est très sérieusement que votre père vous interroge.

— Mon père, j'aurais beaucoup de choses à vous répondre, si vous m'interrogiez sur mes sentiments et mes idées. Mais il s'agit ici d'un petit fait particulier, et je vous dirai en peu de mots comment les choses se sont passées. Je courais après le fugitif, afin de lui éviter la honte et la douleur d'être arrêté ; j'espérais devancer Caillaud, et persuader à Jean de

revenir de lui-même écouter vos offres et faire ses soumissions à la loi. Arrivé trop tard, et ne pouvant dissuader loyalement le garde de faire son devoir, je l'en ai empêché en m'exposant seul à la peine du délit. J'ai agi spontanément, sans préméditation, sans réflexion, et entraîné par un mouvement irrésistible de compassion et de douleur. Si j'ai mal fait blâmez-moi ; mais si, par des moyens de douceur et de persuasion, je vous ramène Jean de bon gré et avant qu'il soit deux jours, pardonnez-moi, et avouez que les mauvaises têtes ont parfois d'heureuses inspirations.

— Emile, dit monsieur Cardonnet après s'être promené en silence pendant quelques instants, j'aurais de graves reproches à vous faire pour être entré en révolte ouverte, je ne dis pas contre la loi municipale, à propos de laquelle je ne ferai point le pédant, mais contre ma volonté. Il y a là de votre part un immense orgueil et un manque de respect très grave envers l'autorité paternelle. Je ne suis pas disposé à tolérer souvent de pareils coups de tête, vous devez me connaître assez pour le savoir, ou vous m'avez étrangement oublié depuis que nous sommes éloignés l'un de l'autre ; mais je vous épargnerai,

pour aujourd'hui, les longues remontrances, vous ne me paraissez pas disposé à en profiter. D'ailleurs, ce que je vois de votre conduite et ce que je sais de la situation de votre esprit me prouvent que nous avons besoin de mettre de l'ordre dans une discussion sérieuse sur le fond même de vos idées et de la nature de vos projets pour l'avenir. Le désastre qui m'a frappé aujourd'hui ne me laisse pas le temps de causer avec vous davantage ce soir. Vous avez eu des émotions dans le cours de cette journée, et vous devez avoir besoin de repos : allez voir votre mère, et couchez-vous de bonne

heure. Dès que l'ordre et le calme seront rétablis dans mon établissement, je vous dirai pourquoi je vous ai rappelé de ce que vous appeliez votre exil, et ce que j'attends de vous désormais.

— Et jusqu'au moment de cette explication, que je désire vivement, répondit Émile, car ce sera la première fois de ma vie, que vous ne m'aurez pas traité comme un enfant, puis-je espérer, mon père, que vous ne serez pas irrité contre moi ?

— Quand je te revois après une longue séparation, il me serait difficile de n'être pas indulgent, dit monsieur Cardonnet en lui serrant la main.

— Le pauvre Caillaud ne sera pas destitué? reprit Émile en embrassant son père.

— Non, à condition que tu ne te mêleras jamais des affaires de la municipalité.

— Et vous ne ferez pas arrêter le pauvre Jean?

— Je n'ai rien à répondre à une telle question; j'ai eu trop de confiance en vous, Emile, je vois que nous ne pensons pas de même sur certains points, et, jusqu'à ce que nous soyons d'accord, je ne m'exposerai pas à des contestations qui ne conviennent point à mon rôle de chef de famille. C'est assez; bon-

soir, mon enfant! J'ai à travailler.

— Ne puis-je donc vous aider? vous ne m'avez jamais cru propre à vous éviter quelque fatigue!

— J'espère que tu le deviendras. Mais tu ne sais pas encore faire une addition.

— Des chiffres, toujours des chiffres!

— Va donc dormir, c'est moi qui veillerai pour que tu sois riche un jour.

— Eh! ne suis-je pas déjà assez riche? pensait Emile en se retirant. Si, comme mon père me l'a dit souvent et avec raison, la richesse impose des devoirs immenses, pour-

quoi donc user sa vie à se créer ces devoirs, qui dépassent peut-être nos forces ! »

La journée du lendemain fut consacrée à réparer un peu le désordre apporté par l'inondation. Monsieur Cardonnet, malgré la force de son caractère, éprouvait une profonde contrariété, en constatant à chaque pas une perte imprévue dans les mille détails de son entreprise ; ses ouvriers étaient démoralisés. L'eau, qui faisait marcher l'usine, et dont il était encore impossible de régler la force, imprimait aux machines un mouvement de rotation désordonné, augmentant à mesure qu'elle tendait

à s'écouler par dessus les écluses. L'industriel était grave et pensif, il s'irritait secrètement contre le peu de présence d'esprit des hommes qu'il gouvernait, et qui lui semblaient plus machines que ses machines. Il les avait habitués à une obéissance passive, aveugle, et il sentait que dans les moments de crise, où la volonté d'un seul homme devient insuffisante, les esclaves sont les plus mauvais serviteurs qui se puissent trouver. Il n'appela pourtant pas Emile à son aide, et, au contraire, chaque fois que le jeune homme vint lui offrir ses services, il l'écarta sous divers prétextes, comme s'il se fût mé-

fié de lui en effet. Cette manière de le châtier était la plus mortifiante pour un cœur ardent et généreux.

Emile essaya de se consoler auprès de sa mère; mais la bonne madame Cardonnet manquait totalement de ressort, et l'ennui qu'inspirait à tout le monde l'accablement de son esprit et l'espèce de stupeur dont son âme était à jamais frappée se traduisait chez son fils par une invincible mélancolie, lorsqu'elle essayait de le distraire et de l'amuser. Elle, aussi, le traitait comme un enfant, et c'était à force de tendresse qu'elle arrivait au même résultat blessant que son mari. N'ayant pas assez de

vigueur pour sonder l'abîme qui séparait ces deux hommes, et possédant pourtant assez d'intelligence pour le pressentir, elle en détournait sa pensée avec effroi et s'efforçait de jouer au bord avec son fils, comme s'il eût été possible de l'abuser lui-même.

Elle le promenait dans sa maison et dans ses jardins, lui faisant mille remarques puériles, et tâchant de lui prouver qu'elle n'était malheureuse que parce que la rivière avait débordé.

« Si tu étais venu un jour plus tôt, lui disait-elle, tu aurais vu comme tout cela était beau, propre et bien tenu ! Je me faisais une fête

de te servir le café dans un joli bosquet de jasmins qui était là, au bord de la terrasse; hélas! il n'y en a plus trace maintenant : la terre même a été emportée, et l'eau nous a donné en échange cette vilaine vase noire et des cailloux.

— Consolez-vous, chère mère, répondait Emile, nous vous aurons bientôt rendu tout cela; si les ouvriers de mon père n'ont pas le temps, je me ferai votre jardinier. Vous me direz comment c'était arrangé; d'ailleurs, je l'ai vu : ç'a été comme un beau rêve. Du haut de la colline, en face d'ici, j'ai pu admirer vos jardins enchantés, vos belles

fleurs qu'un instant a ravagées et détruites sous mes yeux; mais ces pertes sont réparables : ne vous affligez pas, d'autres sont plus à plaindre !

— Et quand je pense que tu as failli être emporté toi-même par cette odieuse rivière que je déteste à présent ! O mon enfant ! je déplore le jour où ton père a eu la fantaisie de se fixer ici. Déjà, dans le courant de l'hiver, nous avions été inondés plus d'une fois, et il avait été forcé de recommencer tous ses travaux. Cela l'affecte et le mine plus qu'il ne veut l'avouer. Son caractère s'aigrit, et sa santé finira par en souffrir. Et

tout cela à cause de cette rivière !

— Mais vous, ma mère, croyez-vous que cette habitation toute neuve, cet air humide, ne soient pas pernicieux pour votre santé ?

— Je n'en sais rien, mon enfant. Je me consolais de tout avec mes fleurs, dans l'espérance de te revoir. Mais te voilà, et tu arrives dans un cloaque, dans une grenouillère, lorsque je me flattais de te voir fumer ton cigare et lire en marchant sur des tapis de fleurs et de gazon ! Oh ! la maudite rivière ! »

Quand le soir vint, Emile s'aperçut que la journée lui avait paru démesurément longue, à entendre mau-

dire la rivière par tout le monde et sur tous les tons. Son père seul continuait de dire que ce n'était rien, et qu'une toise de glacis de plus mettrait ce ruisseau à la raison une fois pour toutes ; mais son visage blême et ses dents serrées en parlant annonçaient une rage intérieure, plus pénible à voir que toutes les exclamations des autres à entendre.

Le dîner fut morne et glacial. Vingt fois interrompu, monsieur Cardonnet se leva vingt fois de table pour aller donner des ordres; et comme maadme Cardonnet le traitait avec un respect sans bornes, on remportait les plats pour les tenir chauds,

on les rapportait trop cuits : il les trouvait détestables ; sa femme pâlissait et rougissait tour-à-tour, allait elle-même à l'office, se donnait mille soins, partagée entre le désir d'attendre son mari et de ne pas faire attendre son fils, qui trouvait qu'on dînait bien mal et bien longtemps dans ce riche ménage.

On sortit de table si tard, et les gués de rivière étaient encore si peu praticables dans l'obscurité, qu'Emile dut renoncer à se rendre à Châteaubrun, comme il en avait eu le projet. Il avait raconté comment il y avait été accueilli.

« Oh j'irai leur faire une visite

de remerciements ! s'était écrié madame Cardonnet. Mais son mari avait ajouté : — Vous pouvez bien vous en dispenser. Je ne me soucie pas que vous m'attiriez la société de ce vieil ivrogne, qui vit de pair à compagnon avec les paysans, et qui se griserait dans ma cuisine avec mes ouvriers.

— Sa fille est charmante, dit timidement madame Cardonnet.

— Sa fille ! reprit le maître avec hauteur. Quelle fille ? celle qu'il a eue de sa servante ?

— Il l'a reconnue.

— Il a bien fait, car la vieille Janille serait fort embarrassée de re-

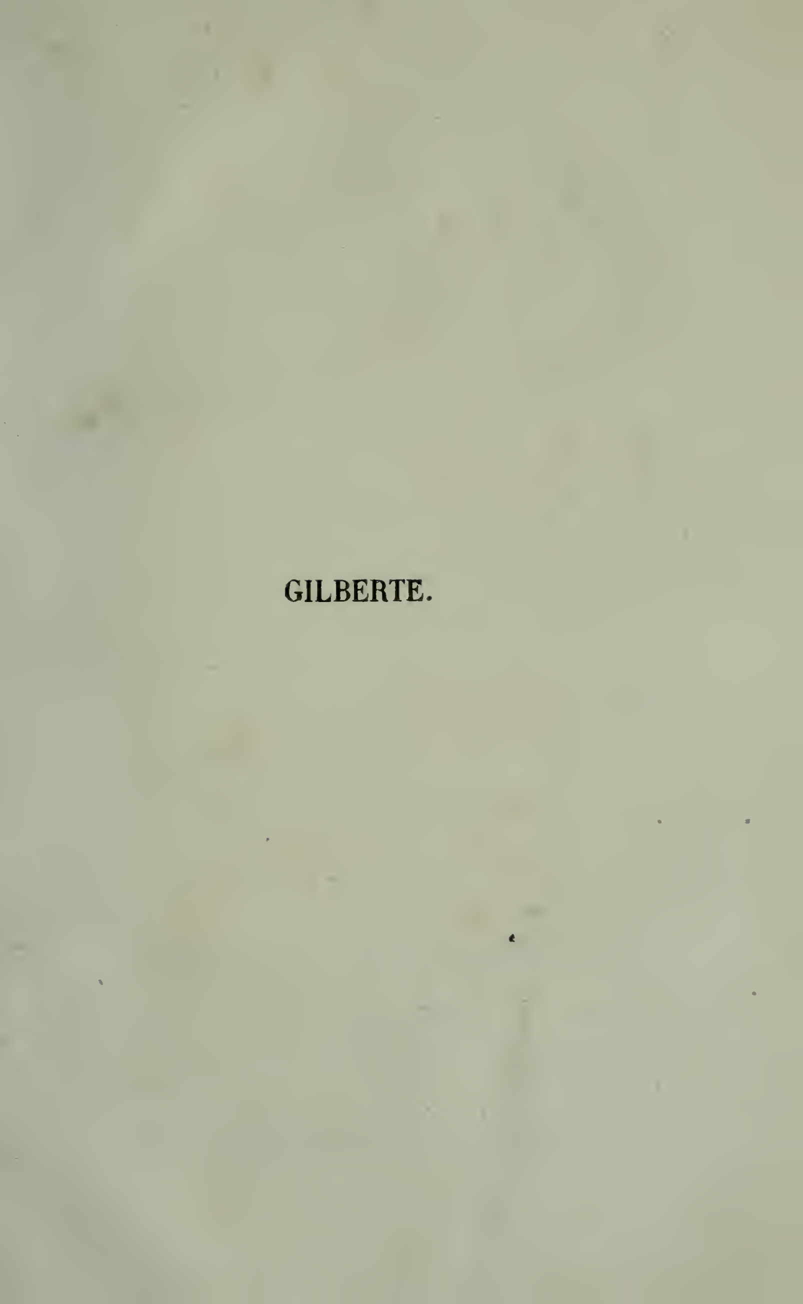
connaître le père de cet enfant-là. Qu'elle soit charmante ou non, j'espère qu'Emile n'ira pas, ce soir, faire une pareille course. Le temps est sombre et les chemins sont mauvais.

— Oh ! non, s'écria madame Cardonnet; il n'ira pas ce soir : mon cher enfant ne voudra pas me faire un pareil chagrin. Demain, au jour, si la rivière est tout-à-fait rentrée dans son lit, à la bonne heure!

— Eh bien, demain, répondit Emile, très contrarié, mais soumis à sa mère; car il est bien certain que je dois une visite de remerciement pour l'affectueuse hospitalité que j'ai reçue.

— Vous la devez certainement, dit monsieur Cardonnet ; mais là se borneront, j'espère, vos relations avec cette famille, qu'il ne me convient pas de fréquenter. Ne faites pas votre visite trop longue : c'est demain soir que j'ai l'intention de causer avec vous, Émile. »

Dès la pointe du jour suivant, Émile fit seller son cheval avant que ses parents fussent levés, et franchissant la rivière encore troublée et courroucée, il prit au galop la route de Châteaubrun.



GILBERTE.

VIII.

La matinée était superbe et le soleil se levait lorsqu'Emile se trouva en face de Châteaubrun. Cette ruine, qui lui était apparue si formidable à

la lueur des éclairs, avait maintenant un aspect d'élégance et de splendeur qui triomphait du temps et de la dévastation. Les rayons du matin lui envoyaient un reflet blanc rosé, et la végétation dont elle était couverte s'épanouissait coquettement comme une parure digne d'être le linceul virginal d'un si beau monument.

De fait il est peu d'entrées de châteaux aussi seigneurialement disposées et aussi fièrement situées que celle de Châteaubrun. L'édifice carré qui contient la porte et le péristyle en ogive est d'une belle coupe ; la pierre de taille employée pour cette voûte et pour les encadrements de

la herse est d'une blancheur inaltérable. La façade se déploie sur un tertre gazonné et planté, mais bien assis sur le roc et tombant en précipice sur un ruisseau torrentueux. Les arbres, les rochers et les pelouses qui s'en vont en désordre sur ces plans brusquement inclinés ont une grâce naturelle que les créations de l'art n'eussent jamais pu surpasser. Sur l'autre face la vue est plus étendue et plus grandiose : la Creuse, traversée par deux écluses en biais, forme, au milieu des saules et des prairies, deux cascades molles et doucement mélodieuses sur cette belle rivière, tantôt si calme, tantôt si furieuse

dans son cours, partout limpide comme le cristal, et partout bordée de ravissants paysages et de ruines pittoresques. Du haut de la grande tour du château on la voit s'enfoncer en mille détours dans des profondeurs escarpées, et fuir comme une traînée de vif-argent sur la verdure sombre et parmi les roches couvertes de bruyère rose.

Lorsqu'Émile eut franchi le pont qui traverse de vastes fossés, comblés en partie, et dont les revers étaient remplis d'herbe touffue et de ronces en fleurs, il admira la propreté que l'écoulement des pluies d'orage avait naguère redonnée à cette

vaste terrasse naturelle et à tous les abords de la ruine. Tous les plâtras avaient été entraînés, ainsi que tous les fragments de bois épars, et l'on eût dit que quelque fée géante avait lavé avec soin les sentiers et les vieux murs, épuré les sables et débarrassé le passage de tout le déchet de démolissement que le châtelain n'aurait jamais eu le moyen de faire enlever. L'inondation, qui avait gâté, souillé et détruit toute la beauté de la nouvelle maison Cardonnet, avait donc servi à nettoyer et à rajeunir le monument dévasté de Châteaubrun. Ses vieilles murailles inébranlables bravaient les siècles et les orages, et le

poste élevé qu'elles occupaient semblait destiné à dominer tous les éphémères travaux des nouvelles générations.

Quoiqu'il fût fier comme doivent et peuvent l'être les descendants de l'antique bourgeoisie, cette race intelligente, vindicative et têtue, qui a eu de si grands jours dans l'histoire, et qui serait encore si noble si elle avait tendu la main au peuple, au lieu de le repousser du pied, Émile fut frappé de la majesté que cette demeure féodale conservait sous ses débris, et il éprouva un sentiment de pitié respectueuse en entrant, lui riche et puissant roturier, dans ce do-

maine où l'orgueil d'un nom pouvait seul lutter encore contre la supériorité réelle de sa position. Cette noble compassion lui était d'autant plus facile que rien, dans les sentiments et les habitudes du châtelain, ne cherchait à la provoquer ni à la repousser. Calme, insouciant et affectueux, le bon Antoine, occupé à tailler des arbres fruitiers à l'entrée de son jardin, l'accueillit d'un air paternel, accourut à sa rencontre, et lui dit en souriant :

« Soyez encore une fois le bienvenu, mon cher monsieur Émile ; car je sais qui vous êtes maintenant, et je suis content de vous connaître.

Vrai! votre figure m'a plu dès le premier coup-d'œil, et depuis que vous avez détruit les préventions que l'on tâchait de me suggérer contre votre père, je sens qu'il me sera doux de vous voir souvent dans mes ruines. Allons, suivez-moi d'abord à l'écurie, je vous aiderai à attacher votre cheval, car mons Charasson est occupé à faire des greffes de rosier avec ma fille, et il ne faut pas déranger la petite d'une si importante occupation. Vous allez, cette fois, déjeûner avec nous; car nous sommes vos créanciers pour un repas, que vous nous avez volé l'autre jour.

— Je ne viens pas pour vous cau-

ser de nouveaux embarras, mon généreux hôte, dit Émile en serrant avec une sympathie irrésistible la large main calleuse du gentilhomme campagnard. Je voulais d'abord vous remercier de vos bontés pour moi, et puis rencontrer ici un homme qui est votre ami et le mien, et auquel j'avais donné rendez-vous pour hier soir.

— Je sais, je sais cela, dit monsieur Antoine en posant un doigt sur ses lèvres : il m'a tout dit. Seulement il m'a exagéré, comme de coutume, ses griefs contre votre père. Mais nous parlerons de cela, et j'ai à vous remercier, pour mon propre compte,

de l'intérêt que vous lui portez. Il est parti à la petite pointe du jour, et je ne sais s'il pourra revenir aujourd'hui, car il est plus traqué que jamais; mais je suis sûr que, grâce à vous, ses affaires prendront bientôt une meilleure tournure. Vous me direz ce que vous avez définitivement obtenu de monsieur votre père pour le salut et la satisfaction de mon pauvre camarade. Je suis chargé de vous entendre et de vous répondre, car j'ai ses pleins pouvoirs pour traiter avec vous de la pacification; je suis sûr que les conditions seront honorables en passant par votre bouche!

Mais rien ne presse au point que vous n'acceptiez pas notre déjeûner de famille, et je vous déclare que je n'entrerai pas en pourparlers à jeun. Commençons par satisfaire votre cheval, car les animaux ne savent point demander ce qu'ils désirent, et il faut que les gens s'occupent d'eux avant de s'occuper d'eux-mêmes, de peur de les oublier. Ici, Janille! apportez votre tablier plein d'avoine, car cette noble bête a l'habitude d'en manger tous les jours, j'en suis certain, et je veux qu'elle hennisse en signe d'amitié toutes les fois qu'elle passera devant ma porte; je veux même

qu'elle y entre malgré son maître, s'il m'oublie. »

Janille, malgré l'économie parcimonieuse qui présidait à toutes ses actions, apporta sans hésiter un peu d'avoine qu'elle tenait en réserve pour les grandes occasions. Elle trouvait bien que c'était une superfluité ; mais, pour l'honneur de la maison de son maître, elle eût vendu son dernier casaquin, et cette fois elle se disait avec une malice généreuse que le présent qu'Émile lui avait fait à leur dernière entrevue, et celui qu'il ne manquerait pas de lui faire encore, seraient plus que suffisants

pour nourrir splendidement son cheval, chaque fois qu'il lui plairait de revenir.

« Mange, mon garçon, mange, dit-elle en caressant le cheval d'un air qu'elle s'efforçait de rendre mâle et déluré; puis, faisant un bouchon de paille, elle se mit en devoir de lui frotter les flancs.

— Laissez, dame Janille, s'écria Émile en lui ôtant la paille des mains. Je ferai moi-même cet office.

— Croyez-vous donc que je ne m'en acquitterai pas aussi bien qu'un homme? dit la petite bonne femme

omni-compétente. Soyez tranquille, Monsieur, je suis aussi bonne à l'écurie qu'au garde-manger et à la lingerie; et si je ne faisais pas ma visite au râtelier et à la sellerie tous les jours, ce n'est pas ce petit évaporé de *jockey* qui tiendrait convenablement la jument de monsieur le comte. Voyez comme elle est propre et grasse, cette pauvre Lanterne! Elle n'est pas belle, Monsieur, mais elle est bonne; c'est comme tout ce qu'il y a ici, excepté ma fille qui est l'une et l'autre.

— Votre fille! dit Emile frappé d'un souvenir qui ôtait quelque

poésie à l'image de mademoiselle de Châteaubrun. Vous avez donc une fille ici? Je ne l'ai pas encore vue.

— Fi donc, Monsieur! que dites-vous-là? s'écria Janille, dont les joues pâles et luisantes se couvrirent d'une rougeur de prude, tandis que monsieur Antoine souriait avec quelque embarras. Vous ignorez apparemment que je suis demoiselle.

— Pardonnez-moi, reprit Emile, je suis si nouveau dans le pays, que je peux faire beaucoup de méprises ridicules. Je vous croyais mariée ou veuve.

— Il est vrai qu'à mon âge je pourrais avoir enterré plusieurs maris, dit Janille ; car les occasions ne m'ont pas manqué. Mais j'ai toujours eu de l'aversion pour le mariage, parce que j'aime à faire ma volonté. Quand je dis *notre fille*, c'est par amitié pour une enfant que j'ai quasi vue naître, puisque je l'ai eue chez moi en sevrage, et monsieur le comte me permet de traiter sa fille comme si elle m'appartenait, ce qui n'ôte rien au respect que je lui dois. Mais si vous aviez vu Mademoiselle, vous auriez remarqué qu'elle ne me ressemble pas plus que vous, et qu'elle n'a que du sang noble dans les veines. Jour de

Dieu ! si j'avais une pareille fille, où donc l'aurai-je prise ? j'en serais si fière, que je le dirais à tout le monde, quand même cela ferait mal parler de moi. Hé ! hé ! vous riez, monsieur Antoine ? riez tant que vous voudrez : j'ai quinze ans de plus que vous, et les mauvaises langues n'ont rien à dire sur mon compte.

— Comment donc, Janille ! personne, que je sache, ne songe à cela, dit monsieur de Châteaubrun en affectant un air de gaîté. Ce serait me faire beaucoup trop d'honneur, et je ne suis pas assez fat pour m'en vanter. Quant à ma fille, tu as bien le

droit de l'appeler comme tu voudras: car tu as été pour elle plus qu'une mère s'il est possible ! »

Et, en disant ces derniers mots d'un ton sérieux et pénétré, le châtelain eut tout-à-coup dans les yeux et dans la voix comme un nuage et un accent de tristesse profonde. Mais la durée d'un sentiment chagrin était incompatible avec son caractère, et il reprit aussitôt sa sérénité habituelle.

« Allez apprêter le déjeuner, jeune folle, dit-il avec enjouement à son petit majordome femelle ; moi j'ai

encore deux arbres à tailler, et monsieur Emile va venir me tenir compagnie. »

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

DU PREMIER VOLUME.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

Imprimerie hydraulique de Giroux et Vialat,
à Saint-Denis-du-Port, près Lagny.



